This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

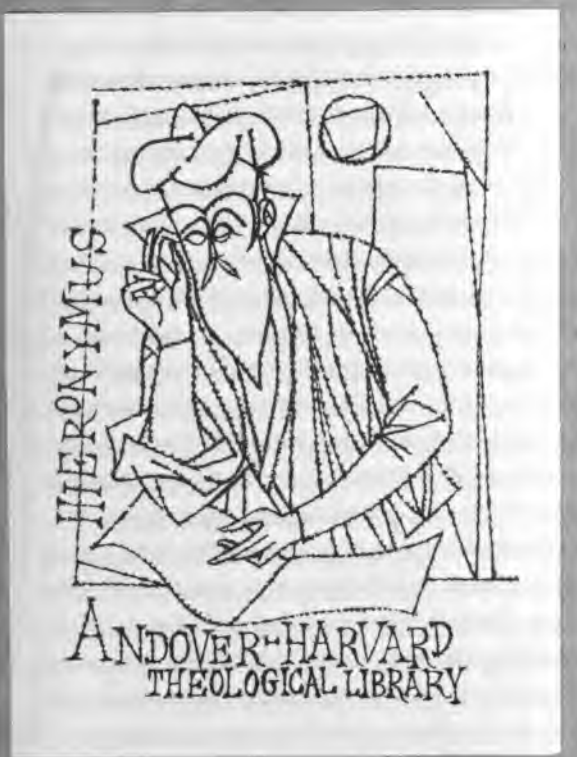
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

608.2
C16.9
C168ci
1864


HIERONYMVS STRIDONENSIS
ANDOVER-HARVARD
THEOLOGICAL LIBRARY

CALVIN

CINQ DISCOURS

Genève. — Imprimerie Bonnant, rue Verdaine, 7.

CALVIN

CINQ DISCOURS

PRÊCHÉS A GENÈVE

LE 29 MAI 1864

PAR

MM. OLTRAMARE, COULIN, TOURNIER, BUNGENER ET GABEREL

GENÈVE
J. CHERBULIEZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PARIS
Même maison, rue de la Monnaie, 10

1864

Tous droits réservés.

608.2
C16.9
C168ci
1864

Le Dimanche 22 Mai, le Mandement suivant fut lu, de la part du Consistoire, dans tous les temples de la ville et de la campagne :

« Très-chers frères en Jésus-Christ,

» Dimanche prochain 29 Mai, dans tous les temples de la ville et de la campagne, auront lieu des prédications spéciales à l'occasion du troisième anniversaire séculaire de la mort de Calvin. Le Consistoire vous invite à vous y rendre avec empressement, et à vous associer ainsi

à une solennité que la plupart des Eglises de la Réforme ont résolu de célébrer.

» Est-il besoin de vous le rappeler? Il ne s'agit nullement ici d'exalter un homme. — C'est une des gloires les plus pures de notre bienheureuse Réformation, d'avoir hautement proclamé avec l'Ecriture qu'il n'y a qu'un seul bon, qu'un seul saint, qu'un seul puissant, de qui seul procède toute grâce, et à qui seul appartient tout honneur en Jésus-Christ.

» Mais l'apôtre nous dit : *Souvenez-vous de vos conducteurs qui vous ont enseigné la Parole de Dieu, et imitez leur foi.* — C'est dans l'esprit de cette parole que l'Eglise de Genève a voulu rappeler la mémoire de celui qu'elle considère comme un des principaux instruments dont le Père des miséricordes s'est servi pour la fonder. Nous tournerons donc en cette occasion solennelle nos regards vers le passé, mais uniquement dans l'intérêt de l'avenir, et pour apprendre, en imitant la foi de nos ancêtres, à

faire notre œuvre aujourd'hui comme ils ont fait la leur en leur temps. »

Ces lignes sont la meilleure préface que nous puissions mettre aux sermons contenus dans ce volume, et dont la publication nous a été unanimement demandée. Nous avons été fidèles à ce programme, tracé par le Consistoire, et d'ailleurs tellement conforme soit à l'esprit de notre Eglise, soit à nos propres vues, que nous n'avons eu nul effort à faire pour nous y renfermer.

Aucun de nous ne saurait avoir individuellement la prétention d'avoir été, en cette circonstance, l'organe de l'Eglise de Genève; mais il nous paraît que ce volume, dans son ensemble, pourra être présenté, en toute confiance, aux amis et aux adversaires de la fête que nous venons de célébrer.

Mais ce n'est point aux adversaires que nous avons surtout songé. Notre premier, notre grand

but a été l'édification de notre Eglise. C'est à elle que nous offrons ce volume comme souvenir d'une grande et belle journée, comme résumé d'impressions qui peuvent être fécondes en fruits de vie, et que nous prions le Seigneur d'accompagner de sa bénédiction.

Genève, le 1er Juillet 1864.

SERMON

DE

M. LE PASTEUR ET PROFESSEUR OLTRAMARE

TEMPLE DE SAINT-PIERRE

« Pour moi, mes Frères,... je fais une chose : je
« laisse ce qui est derrière moi, et, me portant vers
« ce qui est devant moi, je cours vers le but... »
Ep. de St-Paul aux Philippiens, III, 13.

Mes bien-aimés Frères en Jésus-Christ notre Seigneur !

Un souvenir nous rassemble aujourd'hui dans les temples en nombre inaccoutumé : c'est le souvenir d'un homme dont le nom, jadis béni des uns, maudit des autres, a encore, après trois siècles, le privilége de remuer singulièrement les âmes et de passionner les hommes, tant est profond le sillon qu'il a creusé dans le champ de la religion et de l'histoire. Les Eglises d'Angleterre, d'Ecosse, de Hollande, de France et de la Suisse française, qui, toutes, sont plus ou moins redevables à Calvin, n'ont pas voulu

laisser passer l'anniversaire triséculaire de sa mort, sans répandre quelques fleurs sur sa tombe et quelques paroles de bénédiction sur sa mémoire. Genève, qu'il a illustrée, eût été ingrate envers ce grand Réformateur, si elle n'eût pas élevé la voix pour se joindre à ce réveil des souvenirs. Un grand écrivain nous le rappellerait au besoin : « Quelque révolution, a dit Rousseau, que le temps puisse amener dans le culte, tant que l'amour de la patrie et de la liberté ne sera pas éteint à Genève, jamais la mémoire de ce grand homme ne cessera d'y être en bénédiction » [1]. — Dieu en soit loué: l'amour de la patrie et de la liberté n'y est point éteint!

Calvin était français, né à Noyon en Picardie, le 10 Juillet 1509.

Ce ne fut point de son propre mouvement qu'il choisit notre pays pour sa patrie; notre cité le retint et l'adopta. Quand il passa pour la première fois dans notre ville, en Juillet 1536, il fallut toute l'éloquence, que dis-je? les menaces de Farel pour l'arrêter, et deux ans ne

[1] Contrat social, II, 7, not. 4.

s'étaient pas écoulés (Avril 1538), qu'à la suite de violents débats, il sortait chassé de nos murs, en laissant pour toute plainte cette noble parole : « *Si j'eusse servi les hommes, je serais mal récompensé; mais j'ai servi Celui qui, au lieu de mal récompenser ses serviteurs, leur paie ce qu'il ne doit point.* » Plus tard, Strasbourg qui l'appréciait et en était fière, ne consentit pas à le donner; elle nous le prêta. Quant à Calvin, ce ne fut qu'à la suite de sollicitations pressantes et réitérées, avec un secret frémissement et par devoir, qu'il rentra à Genève, et vint (en Septembre 1541) y reprendre sa place et son œuvre. Il ne les quitta qu'à l'heure où il fut rappelé de Dieu.

Son retour avait été une joie; son départ fut un deuil public.

On était alors en l'an 1564. Le Réformateur, usé par les luttes, exténué par les veilles et un travail incessant, dévoré par la maladie, sentit qu'il s'affaiblissait chaque jour, et que la volonté de Dieu de le retirer de ce monde devenait de plus en plus manifeste. Il résolut de faire ses adieux aux magistats de cette ville, sur laquelle il avait veillé pendant vingt-trois ans et qu'il allait laisser à ses destinées. Le jeudi, 27 Avril,

les quatre Syndics et tous les Seigneurs du Petit Conseil se rendirent, selon leur ordre accoutumé, de l'Hôtel-de-Ville à la rue des Chanoines où logeait Calvin, pour recueillir ses derniers avis et sa bénédiction. Après les salutations d'usage, le malade s'excusa avec émotion « d'avoir fait si peu pour cette ville, auprès de ce qu'il aurait dû, » les remerciant de « l'avoir supporté dans ses moments de véhémence auxquels il se déplaisait et dont il avait demandé pardon à Dieu. » Faisant alors un retour sur le passé, il leur rappela de point en point « les singulières grâces qu'ils avaient reçues de Dieu » ainsi que « les grands et extrêmes dangers dont Il les avait préservés... les assurant contre les tempêtes prochaines pourvu qu'ils suivissent un même train de bien en mieux... C'est Dieu, leur dit-il, qui maintient les Etats... et il veut qu'on lui rende hommage en reconnaissant qu'on dépend entièrement de lui. Il déclare qu'il honorera ceux qui l'honoreront, et, au contraire, qu'il mettra en opprobre ceux qui le mépriseront... » Enfin, après les avoir de nouveau priés d'excuser ses infirmités personnelles, il termina par ces mots : « *Je prie ce bon Dieu qu'il vous conduise et gouverne toujours, qu'il augmente ses grâces sur*

vous et les fasse valoir à votre salut et à celui de ce pauvre peuple. »

Tous les Seigneurs du Conseil avaient les larmes aux yeux. Ils contemplaient avec respect cette figure sévère, mais illuminée déjà des clartés de la mort et de l'éternité. Ils se retirèrent le cœur navré.

Quelques jours après, le 27 Mai, au coucher du soleil, le grand homme s'endormit paisiblement du sommeil de la mort, et, le Dimanche, à deux heures, le peuple entier, saisi d'une douleur profonde et tout en larmes, accompagnait au cimetière le cercueil de l'homme de Dieu. D'après son ordre, aucun monument ne devait marquer le lieu de sa sépulture, et l'on ignore la place où repose sa dépouille mortelle.

Pourquoi ces pleurs? Pourquoi ce deuil? Pourquoi cette morne tristesse dans toute cette cité? — C'est que *l'homme fort* de Genève n'est plus, et tous sentent qu'il laisse un vide immense, irréparable.

Par un contraste des plus frappants, tout était activité, énergie et force, dans cet homme à la face pâle, à l'apparence délicate et chétive. De nature sérieuse et réfléchie, mais sauvage, âpre

et violente, Calvin posséda une volonté de fer dans un corps débile. Esprit intelligent, profond et logique, il était trempé pour la lutte, et il y fut préparé de bonne heure par une vie de privations, d'abstinence et d'austérité, ainsi que par des années d'étude, de travail opiniâtre, où il acquit une vaste érudition et une science solide.

Converti aux idées évangéliques par la lecture de la Bible, il fut tellement saisi de la vérité du salut qu'elle annonce, qu'il ne songea plus qu'à s'en pénétrer profondément, à s'en rendre un compte exact, net et précis, et à consacrer son activité, ses études et sa vie, à propager la connaissance de Celui qui l'avait appelé à sa merveilleuse lumière. Il devint le plus grand théologien de son siècle. Malheureusement, on retrouve dans sa théologie le caractère trop exclusivement logique de l'homme. « Le fond de ce grand et puissant théologien était d'être un légiste. Il l'était de culture, d'esprit, de caractère. Il en avait les deux tendances : l'appel au juste, au vrai, un âpre besoin de justice ; mais d'autre part aussi l'esprit dur, absolu, des tribunaux d'alors, et il le porta dans sa théologie. [1] » Son

[1] Michelet : Guerres de Religion.

Dieu est le Dieu de la justice, bien plus que de la grâce; il ne semble connaître que le droit et ignorer les tendresses de l'amour divin pour sa créature; tout au moins, par un arbitraire effrayant, il les tient en réserve pour ses seuls élus!

Amoureux de vérité plus que d'idéal, Calvin chercha le vrai et lui dévoua sa vie avec une abnégation et un désintéressement exemplaires. « *Ce qui a fait la force de cet hérétique,* disait Pie IV, *c'est que l'argent n'a jamais été rien pour lui.* » Il fut l'homme de la loi et du devoir, plus que de la grâce. Né timide, « très-timide même », son premier mouvement le portait en arrière; mais, dès que le devoir avait parlé à sa conscience ou qu'il croyait l'Evangile engagé, rien ne l'arrêtait, sa volonté était inflexible; comme le soldat sur la brèche, on pouvait le tuer, il ne reculait pas. Sa parole était claire, nette, brève, parfois âpre et incisive, mais toujours vraie. « *Certes cet homme n'a jamais menti,* » a dit un critique moderne qui ne l'aime pas [1]. Son regard décelait l'énergie de l'idée, le feu de la pensée, mais non la douceur de l'affection ou la mansuétude

[1] Alfred Franklin : Vie de J. Calvin, etc.

du sentiment. Sa vue imposait par l'expression de l'austérité de la vie, de la sévérité du devoir, de la puissance de l'intelligence; il lui manqua toujours cet attrait sympathique que le cœur répand sur la physionomie pour tempérer l'expression sévère de la vertu. Il fut un profond théologien et un grand caractère.

Tel est l'homme. Voyons l'œuvre.

Que lui devait-elle, cette cité qui le pleurait? Lui devait-elle son indépendance et sa liberté? — Non. Lorsque les princes-évêques qui, dans notre ville, réunissaient dans leurs mains les deux pouvoirs, le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel, se furent faits les persécuteurs et les bourreaux du peuple qu'ils avaient mission de protéger et de conduire; lorsque, traîtres aux serments les plus sacrés, ils n'eurent plus qu'une pensée : fouler aux pieds les franchises et les immunités des citoyens, de nobles cœurs protestèrent, et, bravant les persécutions, l'exil et les échafauds, les Huguenots, de glorieuse mémoire, sauvèrent notre indépendance et notre liberté. Honneur et vénération aux Philibert

Berthelier, aux Lévrier, ces martyrs de la liberté genevoise!

Genève lui doit-elle l'Evangile et sa Réformation? — Non, pas complétement. Froment, Farel et Viret furent nos premiers apôtres. C'est à leur piété et à leur courage que nos pères durent leur affranchissement de ces prêtres dissolus,[1] et de ces superstitions dégradantes, qui souillaient notre pays et avilissaient les âmes sous le joug romain. Bénédiction et grâces leur en soient rendues! Quand Calvin mit pour la première fois le pied sur la terre genevoise, la Réforme avait triomphé; la double tyrannie épiscopale avait été renversée, et les voûtes mêmes de ce temple avaient entendu les serments de fidélité de nos pères à Dieu et à sa Parole.

Qu'a donc fait Calvin? — Ce qu'il a fait? De sa main puissante, il a consolidé la Réforme en l'organisant; il a gardé, maintenu, ces deux trésors si chèrement conquis: l'indépendance et la foi; il les a sauvés du naufrage où les auraient infailliblement précipités l'anarchie et l'immoralité du dedans, les ambitions et les attaques du dehors. Sur ce sol, où l'indépendance et la

[1] Jeanne de Jussie : Le Levain du Calvinisme, p. 34.

Réforme avaient planté leur drapeau, mais qui n'était encore jonché que de ruines et de débris, comme Esdras et Néhémie, il a élevé les remparts et le Temple, et leur a donné, pour les défendre, un peuple dont la foi et le dévouement furent à l'épreuve de tous les sacrifices et de toutes les morts. Comprenant que l'indépendance sans moralité et sans règle ne sert pas la liberté, mais la compromet; qu'une réforme religieuse qui se borne à retrancher des abus et des superstitions, à renverser des autels ou des images, et à chasser des prêtres, ne saurait être une réforme durable; qu'il faut à une ville libre des citoyens vertueux, et à une cité religieuse des hommes de foi, il entreprit l'œuvre magnifique mais ardue, redoutable et périlleuse, de les former et de les lui donner, et il les lui donna.

Laissant à l'Etat le domaine civil et politique, il s'efforça d'assurer deux points : la pureté de la doctrine et la moralité de la vie. Dans ce but, il organisa le religieux sur le modèle du civil. De la même manière que les Conseils font les lois et veillent à leur exécution, il établit la *Compagnie des Pasteurs*, pour élaborer la doctrine religieuse et veiller à sa pureté, puis le *Consis-*

toire, qui eut pour mandat de réglementer les mœurs, la tenue morale des individus et des familles. La doctrine religieuse, qu'on appelait alors le pur Evangile, se trouvait contenue tout au long dans une suite d'articles théologiques qui formulaient non-seulement les principes de la Réforme, mais tout ce qu'il fallait croire pour être véritablement chrétien et sauvé; ce formulaire s'appelait la *Confession de foi.* D'autre part, la réglementation des mœurs était exposée dans une sorte de Code moral, qu'on appelait les *Ordonnances ecclésiastiques.* C'était un Recueil de lois qui réglaient, d'une façon assez sévère, la conduite de chaque citoyen, non-seulement dans ses traits principaux, mais jusque dans des détails intimes : vêtements, repas, chants, etc. On voulait que rien ne se commît, soit en public, soit en particulier, qui pût déshonorer l'Eglise et le beau nom de chrétien-réformé. Innovation profonde, chose inouïe à Genève, et dont le peuple, vu son état moral, avait grandement besoin.[1] La Confession de foi d'un côté, et les Ordonnances ecclésiastiques de l'autre, devaient être soumises à la sanction définitive du peuple

[1] Jeanne de Jussie, p. 34.

pour avoir force de loi ; mais, une fois votées et acceptées par la majorité de la nation, elles devaient être exécutées tout aussi bien qu'une loi quelconque de l'Etat, et la peine était suspendue sur la tête des transgresseurs.

Enfin, dans la pleine conviction où était Calvin de n'enseigner que la vérité et de ne rechercher que la sainteté, il sentit qu'il fallait donner à ce peuple une instruction solide, des magistrats et des pasteurs savants. Il a horreur de l'ignorance, et la considère avec raison comme le fléau d'une nation et surtout d'une nation libre et évangélique. Ce que De Versonay avait souhaité, ce que Farel a tenté, Calvin le réalise en l'étendant : il relève le Collége et fonde l'Académie. Et c'est, permettez-nous de le dire, à nous enfant du peuple, qui avons été élevé à l'ombre de ces antiques ormeaux, dans cette cour du Collége toute pleine encore des souvenirs de son fondateur, c'est un des plus beaux fleurons de sa couronne ; le temps n'en ternira jamais l'éclat.

Une logique parfaitement conséquente dicte toute cette organisation, et la pensée de Calvin s'en dégage avec clarté : Genève doit être une *République chrétienne* — et, sous l'impulsion de

ce grand homme, elle le devint. Genève fut une cité religieuse et sainte, un asile, un refuge, une citadelle de la foi dont Calvin fut le héros. C'est notre immortelle gloire, — et les larmes que la nation répandit sur la tombe du Réformateur, étaient l'expression de son deuil, le juste et touchant tribut de sa reconnaissance et de ses regrets.

Tant de grandeur ne va point sans faiblesse. La vie et les pensées de l'homme sont toujours un mélange de lumière et d'obscurité. L'humanité n'a vu qu'une seule fois la Vérité et la Sainteté parfaite habiter sur la terre, et, à quelque hauteur que l'homme s'élève, il lui est bien difficile de se préserver des erreurs et des chûtes. Calvin n'en fut point à l'abri. Plusieurs de ses institutions devaient passer, parce qu'elles reposaient sur des principes inconciliables avec le principe fondamental de la Réforme qu'elles voulaient sauvegarder, et elles ne purent fonctionner qu'au prix de luttes intestines où le Réformateur n'eut pas toujours le beau rôle. Malgré sa haute intelligence, Calvin n'eut pas assez de génie pour dégager les principes évangéliques des faux points de vue de son temps, et

il apporta souvent, dans l'application de ses principes, une autocratie et une impitoyable rigueur que l'Evangile repousse et condamne. Il eut trop les défauts de ses qualités : la puissance logique de son esprit arrêta les impulsions de son cœur, et l'incarnation qu'il fit en lui de la Réforme y paralysa les saintes concessions de la charité.

Cela est frappant quand on considère son œuvre au point de vue des rapports de l'Eglise et de l'Etat.

On ne peut nier que l'idéal d'une cité chrétienne ne soit un magnifique idéal, et certainement celui qu'un législateur chrétien doit se proposer. La grande difficulté, le trait de génie, c'est d'imaginer une organisation qui conduise l'homme à cet idéal, tout en respectant les droits imprescriptibles de la conscience et de la liberté, car c'est de la persuasion que doit découler la foi, comme la moralité doit jaillir d'une conscience libre. Ce trait de génie, Calvin ne l'eut pas. Il ne conçut la cité chrétienne que comme une théocratie. C'était la pensée de son temps; ce fut son erreur, erreur d'autant plus redoutable, qu'avec son esprit logique et une volonté

tenace comme la sienne, il poursuivit la réalisation de cet idéal jusque dans les détails de la vie intime. A ses yeux, le pouvoir civil et le pouvoir ecclésiastique se doivent un mutuel appui, et l'Etat doit prendre en main la cause de la religion et des mœurs, qui est celle de Dieu même. L'homme qui professe des opinions religieuses opposées à la Confession de foi, type de la vérité religieuse, et celui qui viole les ordonnances ecclésiastiques, expression de la vie chrétienne, est tenu pour ennemi de la foi et de la morale. Il tombe nécessairement sous le coup de la loi. Toute hérésie est un crime, toute immoralité un délit. Il n'y a plus ni liberté de pensée, ni liberté d'action. L'Etat se fait le vengeur de Dieu; il est fatalement entraîné à devenir persécuteur. Chose étrange! Calvin s'engagea résolument dans cette voie frayée par Rome, et toute rougie du sang des martyrs réformés! Le tort de Rome, à ses yeux, était de faire la guerre à l'Evangile en persécutant les Réformés; il était convaincu, lui, que, pour sa part, il ne poursuivait que les ennemis de la Parole de Dieu. De là ces disputes incessantes que soutint le Réformateur contre tout ce qui ne pensait pas comme lui; ces luttes, pour ainsi dire

corps à corps, sur le terrain du dogme, au bout desquelles se trouvaient si souvent les inimitiés irréconciliables, les rétractations publiques, l'amende honorable, la prison, l'exil et même (j'ai honte de le rappeler) l'échafaud ! De là ce nom de Servet devenu fameux par son malheur. De là cette guerre acharnée faite au parti libéral genevois des libertins, qui comptait dans ses rangs les noms d'hommes honorables, qui s'étaient dévoués pour la Réforme, et où se joua le drame sanglant de la liberté de conscience comprimée par celui-là même qui avait joué sa vie pour professer l'Evangile en toute liberté. Quel aveuglement ! Pourtant, tout en reconnaissant le mal, soyons justes dans nos jugements, et sachons apporter dans nos appréciations les tempéraments que l'esprit du siècle réclame, en faisant la part des temps. N'oublions pas que, si la Réformation a donné à l'Europe la liberté de conscience, cette mère de toutes les libertés, elle ne s'est pas faite au nom de la liberté, mais au nom de la foi et du salut des âmes. Elle ne comprit pas dès l'abord le principe de liberté fécond, immense, qu'elle portait dans son sein, mais qu'elle n'avait pas moins saisi et proclamé à la face du monde, le jour où, de-

vant l'autorité civile menaçante, elle avait dressé fièrement la tête, et que, répondant à ses sommations par ce cri de la conscience : « Nous ne pouvons ! » elle l'avait défiée jusque sur ses bûchers. Les Réformateurs pensaient n'installer dans le monde que la Bible et la foi ; ils ne songeaient guère à la liberté, et Calvin moins que tout autre. Ce point de vue explique bien des erreurs, et, s'il ne suffit pas à justifier les torts, du moins il les atténue.

Du reste, l'Evangile méconnu s'est vengé. La Réforme a dû se réformer elle-même en se pénétrant de plus en plus de ses vrais principes, et en abdiquant ces violences légales, qui, bien loin de venir en aide à la foi et à la vertu, les trahissent trop souvent l'une et l'autre au profit de l'hypocrisie. La grâce ne s'établit pas par la force ; elle se fonde et règne par l'amour, et l'Evangile mieux compris a enfanté, dans tous les pays protestants, avec la liberté de conscience, l'affranchissement de la pensée, et la séparation du pouvoir civil et du pouvoir ecclésiastique. Il a appris à ce dernier que, dans son domaine tout spirituel et moral, c'est par la vérité et la charité qu'on doit tendre à la réalisation du magnifique idéal d'un Etat chrétien, et

qu'il faut laisser à Dieu, et à Dieu seul, le jugement des consciences et la vengeance de sa vérité méconnue.

Ce progrès politico-religieux parfaitement accompli chez nous en tient par la main un autre, qui s'est réalisé dans notre Eglise nationale et a consommé notre liberté religieuse. Calvin avait mis à la base de l'Eglise une *Confession de foi*. En cela il se montra conséquent avec sa conception de l'état chrétien. D'ailleurs, il est trop excusé par les nécessités de la lutte religieuse de ces temps, pour que nous puissions le moins du monde en faire un reproche à sa mémoire. Mais comme ce faux principe est encore un héritage du catholicisme, nous tenons à le répudier publiquement, et à revendiquer notre liberté tout entière.

Vous n'avez pas de peine à remarquer, mes Frères, que Jésus, le fondateur de la religion chrétienne, n'a rien institué de pareil, et que les Apôtres qui, après lui, ont fondé l'Eglise, soutenu la lutte avec le judaïsme et le paganisme, et combattu, dans le sein même de l'Eglise, contre des divisions religieuses presque aussi vives que celles qui se sont produites à la

Réformation, n'ont jamais donné à l'Eglise pour fondement ces sortes de Confessions de foi. Je m'assure qu'aucun de vous ne voudra taxer ces hommes, que l'esprit de Dieu animait et dirigeait, de négligence ou d'imprévoyance dans l'œuvre étonnante qu'ils ont conduite et réalisée. Les trois premiers siècles de l'Eglise, qui en furent les plus beaux, les plus féconds, puisqu'ils furent ceux de ses plus admirables conquêtes spirituelles, sont la réponse que l'histoire fait à toutes les objections. Pour admettre que l'Eglise ait besoin de Confession de foi pour subsister vivante et prospère, il faudrait fermer le livre de l'histoire, et penser que les Apôtres se sont mépris en lui assignant une tout autre base. Pour notre part, nous n'avons pas le courage de le faire. Nous nous y sentons d'autant moins disposé, qu'une semblable prétention repose, en dernière analyse, sur une manière de comprendre la religion et la foi qui nous paraît erronée et dangereuse par ses conséquences.

Calvin, d'accord en cela avec le point de vue catholique régnant, s'imaginait que la religion est une connaissance et une morale, une *théorie* et une *pratique;* par suite, que le Christianisme est simplement un composé de dogmes

et de préceptes, de sorte qu'un homme est réellement chrétien, dès qu'*il croit* et *fait,* c'est-à-dire dès qu'il adhère de l'esprit à certains dogmes et mène une conduite morale. Dans ce Christianisme tout intellectuel, où l'on se soucie du cœur presque autant que s'il n'existait pas, la croyance pure devient nécessairement l'affaire essentielle et principale. C'est elle qui fait le chrétien, et la religion s'y ravale à une question de dogmes. Croit-on à la Confession de foi, l'on est chrétien; vient-on à n'y pas croire ou à croire autrement, on peut être encore honnête homme, mais à coup sûr l'on n'est pas chrétien. La conséquence inévitable, c'est que l'*Eglise* n'est plus qu'une société d'hommes professant les mêmes dogmes et les mêmes opinions religieuses, et, à ce point de vue, rien de mieux pour assurer la stabilité et l'*unité de foi* dans l'Eglise, qu'une pièce écrite, énumérant les vrais dogmes chrétiens qu'on imposera à tous ceux qui voudront en faire partie. Cette pièce-là, c'est la *Confession de foi.* Hors de la Confession de foi, point de vrai christianisme, point de salut.

Ainsi, la religion n'est plus que de la théologie ; la foi, du dogme et la liberté d'examen,

limitée par les arrêts irrévocables de la Confession de foi, est en réalité supprimée. On n'a plus, il est vrai, les décisions d'un Pape ou d'un Concile, mais l'on a celles d'un Docteur ou d'un Synode. C'est le retour au système catholique.

Et bien, nous avons sur la religion, sur le christianisme et sur l'Eglise, de tout autres idées. « Nous tenons la religion pour plus et mieux qu'un ensemble de dogmes proposés à l'intelligence humaine. Elle est un contact immédiat de l'âme avec son Dieu, une relation vivante et personnelle avec le Sauveur. C'est dans le cœur qu'elle réside, et dans la vie morale qu'elle se consomme. » Ni Dieu, ni Jésus ne sont des dogmes, ce sont des êtres : le Créateur, le Sauveur, et, ce qui nous unit à eux pour notre salut, ce n'est pas tant l'idée que nous nous faisons de leurs personnes, c'est bien plutôt l'amour que nous leur portons dans notre cœur. Nous l'avons déjà dit ailleurs, mais il est bon de le répéter dans cette circonstance solennelle. « Le Christianisme n'est à proprement parler ni une théorie, ni un système, ni une dogmatique plus ou moins savante, alors même qu'il peut donner lieu à une théorie et se formuler en sys-

tème dogmatique. Il est quelque chose de plus simple, de plus populaire et de plus réel que tout cela. C'est une histoire, un fait. C'est une histoire d'amour et de grâce : l'amour et la grâce de Dieu évoquant à eux le repentir, l'amour et le retour de l'homme pécheur. C'est un fait en nous répondant à un fait hors de nous. Le fait hors de nous, c'est le Fils de Dieu venant à nous dans son amour, parlant, agissant, vivant et mourant sur une croix pour nous sauver. Le fait en nous, c'est la foi du cœur exprimée par une régénération intérieure et par une vie pure.

» Ce point de vue que la Parole de Dieu, la nature humaine et l'expérience de tous les âges proclament, est à ce point vrai et inébranlable, que nous n'hésitons pas à affirmer que l'*unité de foi* qui sert de base à l'Eglise est avant tout et essentiellement, non une identité de croyances exprimée par une Confession de foi commune, mais la rencontre de tous dans un sentiment commun de confiance en Jésus, et l'*Eglise* elle-même une communauté d'adorateurs, de régénérés et de saints. Ce qui relie les chrétiens entre eux et compose le ciment spirituel qui les unit en un seul corps, c'est l'esprit de Dieu,

l'esprit de Christ, esprit d'adoration et d'amour qui circule en tous par la foi, une confiance du cœur, un entier abandon au Seigneur, » — et, là *où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté.*

Pour tous ces motifs, la Confession de foi elle-même, ce vieux reste d'absolutisme catholique, devait disparaître, et notre Eglise nationale a eu la gloire de l'abolir la première (il y a plus de cent ans déjà), et d'affranchir complétement la pensée, en proclamant le principe de la liberté d'examen dans sa plus grande largeur.

Toutefois, ce déficit dans les vues du Réformateur ne saurait être considéré comme un amoindrissement apporté à sa grandeur et à sa gloire. Les temps et les circonstances imposent, même aux hommes de génie, des nécessités auxquelles ils ne sauraient se soustraire; ils les emportent, par l'instinct des besoins du moment, par le tact des positions, vers ce qui est indispensable. Pour se développer et porter tous ses fruits, la Réforme devait tout d'abord s'établir. Cette liberté complète, dépourvue à l'origine du contrepoids salutaire des traditions, de ce respect des souvenirs, en

un mot, de l'élément conservateur propre à toute Eglise qui s'appuie sur un passé, n'aurait conduit qu'à l'anarchie des idées, et eût perdu la Réforme au lieu de la maintenir. Dans cette lutte formidable que le Réformateur soutint avec le catholicisme, maître de toutes les positions, admirablement organisé par la concentration du pouvoir aux mains des évêques et du pape, combattant partout à la fois, ne reculant devant aucun moyen pour assurer son triomphe, persécutant, torturant, massacrant, brûlant, répandant le sang à flots, que fût devenue la Réforme, si le héros, qui était à sa tête, n'eût pas eu ces principes absolus qui comprimèrent, il est vrai, la liberté religieuse, mais, après tout, ne la comprimèrent que dans son intérêt et pour la faire aboutir? Montesquieu a dit quelque part de Sylla « qu'il conduisit à la liberté par la tyrannie » ; cette condition lui fut imposée par la lutte. On pourrait le dire de Calvin, et pourquoi le lui reprocher, si, après tout, il fallait pour la maintenir et la sauver, une dictature? — En dépit de Rome et de sa puissance, il l'a maintenue, il l'a sauvée!

Quelle guerre que celle qu'il soutint et dont

Genève fut le boulevard! Quelle intelligence! quelle érudition! quel infatigable travail! quelle puissance de volonté! quelle indomptable énergie! quelle confiance absolue en Dieu! quelle foi! quelle austérité! quelle moralité sans tache! quelle abnégation de soi, dans cet homme, dont Pie IV disait qu' « *avec des serviteurs pareils, il serait maître des deux rives de l'Océan!* »

Convaincu que la Parole de Dieu est la Vérité, que l'Evangile et la sainteté sont le salut des âmes et l'affranchissement des peuples, sûr de sa volonté et de sa foi, il ordonna tout dans notre cité en vue de cette grande pensée, et marcha droit à son but par une organisation que les vues du siècle, la rudesse des mœurs, l'âpreté des luttes, et sa volonté excessive rendirent terrible, mais qui n'en devait pas moins transformer, métamorphoser, exalter Genève, et il l'exalta. « La cité rieuse, satirique, changeante comme son lac, » où tant d'esprits élevés allaient jadis s'abîmer dans les superstitions du moyen-âge, et tant de nobles cœurs se perdre dans les souillures de la dissipation, devint, sous l'impulsion de ce grand homme, une Sion sainte, élevée à la gloire de Dieu, toute retentissante de ses louanges, toute remplie de sa sainteté, « ville étonnante où

tout était flamme et prière, lecture, travail, austérité, » [1] la grande école de la foi et des martyrs !

Ce n'est pas tout. Calvin voyait les choses de trop haut pour que son regard s'arrêtât aux murs de notre cité, et il était trop empreint des principes évangéliques pour ne pas rêver un empire plus grand que notre imperceptible territoire. Au fait, ce n'était pas seulement ambition ou amour d'un Français pour sa France ; c'était devoir. Quand Dieu nous donne la foi, c'est à charge de faire part aux autres du trésor, et cette ville, incarnation vivante et glorieuse de la Réforme, ne devait pas en être le sépulcre ; elle devait en être l'asile, le refuge, la citadelle. La gloire en est à Dieu, sans doute, dont l'invisible main s'étendit visiblement sur elle, et déconcerta maintes fois les plans de ses ennemis ; mais, après Dieu, l'honneur en revient à Calvin, qui fut l'âme du mouvement réformé en même temps qu'il en fut le champion et le héros. Suivez-le dans cette maison solitaire, veuve de sa femme, de ses enfants, de toute joie et consolation humaine ; voyez-le se con-

[1] Michelet : Guerres de Religion.

sacrant corps et âme à l'œuvre de la Réforme, y usant sa santé, ses forces, sa vie. Contemplez-le au milieu de ses gigantesques travaux, jusque dans ses luttes intérieures, quand parfois il désespère de son œuvre et de ses efforts, se voit méconnu, injurié, haï; quand « le cœur tout plein des plaies de l'Eglise, » il sent ses entrailles brûlées par la nouvelle de ses disciples qu'on traîne à la mort, et s'efforce de chercher dans la prière la confiance inébranlable de la foi. Voyez-le pâle, amaigri, en proie aux douleurs de la maladie, sollicité de toute part, accablé par une correspondance immense, et pourvoyant à tout : instruisant le jour, dictant la nuit et goûtant à peine quelques heures de sommeil. Représentez-vous des centaines d'auditeurs de toute nation, de toute langue, de tout rang, savants, nobles, seigneurs, artisans, se pressant pour entendre ses leçons et se former à la foi, puis, enflammés par sa parole, allant assiéger sa porte pour demander de servir les Eglises sous la croix et briguant près de lui l'honneur du martyr. « Représentez-vous un Knox, l'intrépide Knox, après huit années passées aux galères de France, les bras sillonnés par les chaînes, le dos labouré par le fouet, venant s'asseoir

au pied sa chaire, » pour aller porter de là à l'Ecosse la parole de salut et de vie. « Représentez-vous trente imprimeries, jour et nuit haletant pour multiplier les livres que d'ardents colporteurs cachent sur eux, [1] » et la Bible prenant pour ainsi dire des ailes, volant en Italie, en France, en Angleterre, aux Pays-Bas. Représentez-vous ces réfugiés de la persécution, laissant tout, bravant tout pour chercher un asile et un protecteur dans cette cité. Représentez-vous toutes ces congrégations de France regardant à Calvin, lui demandant secours et appui. Entendez ce nom de Genève partout réclamé, partout vénéré, et ces ardentes prières qui, de tous les points de l'Europe occidentale, montent à Dieu pour le supplier de la sauver des trames ourdies par ses ennemis et de la bénir aux siècles des siècles!

Et l'âme de ce grand mouvement, c'était Calvin. « Il étendit la domination de cette ville qui ne possédait pas trois lieues de territoire, en ouvrant devant elle les horizons infinis du royaume spirituel. Il lui donna le sentiment de sa grandeur en incarnant, pour ainsi dire, en elle la

[1] Michelet: Guerres de Religion.

conscience d'un mandat humanitaire, et en en faisant la personnification d'un principe, la capitale d'une grande idée, la métropole de la Réforme ; il éleva autour de sa liberté un rempart plus ferme et plus inexpugnable, que les murailles dont nos pères l'ont enceinte à la sueur de leur front et par la force de leurs bras. Toucher à Genève, ce fut pour tous les peuples réformés, instruits par elle, mettre la main sur l'Arche sainte. A cette seule pensée leurs cœurs frémissaient, et de partout affluaient pour elle avis, conseils, argent, secours. Il avait compris, cet homme, que la grandeur d'un peuple est dans le principe qu'il professe, bien plus que dans la dimension de son territoire, et que le coin de terre le plus chétif, quand il est le représentant de la foi, de la science et de la liberté, pèse plus dans l'estime des nations que de vastes royaumes. — Lui reprocherez-vous de vous avoir faits grands ? »

Non, non, enfants de cette cité, héritiers de la Réforme et de ses gloires, peuple béni par les larmes et les prières de milliers et de milliers de frères, qui doivent à Calvin l'Evangile et la foi, vous saurez bénir la mémoire du héros de la Réforme pour tout le bien qu'il a semé

et que nous recueillons depuis trois cents ans, de génération en génération, vous souvenant qu'il n'y a de parfait que Dieu. Lui seul est saint, Lui seul est bon ; à *Lui soient honneur, gloire, empire et magnificence aux siècles des siècles*. Amen !

SERMON

DE

M. LE PASTEUR F. COULIN

TEMPLE DE SAINT-GERVAIS

Allé à Dieu le Samedi 27 Mai entre huit et neuf heures du soir. Ce sont les termes dans lesquels la mort de Jean Calvin se trouve consignée aux registres du Consistoire, à la date de 1564.

La famille genevoise a voulu, après trois siècles, honorer la mémoire de celui qu'elle considère encore aujourd'hui comme son père spirituel. C'est une pieuse pensée, mes Frères, et bien conforme à l'exhortation de l'Apôtre, qui nous dit dans l'Epître aux Hébreux : *Souvenez-vous de vos conducteurs qui vous ont porté la Parole de Dieu, et imitez leur foi.*

Appelé à vous adresser la parole en ce jour solennel, n'attendez pas que nous soyons monté en chaire pour glorifier un homme. Si nous y avions seulement songé, ne vous semblerait-il

pas voir ici l'austère figure du Réformateur se dresser devant nous, pour nous rappeler qu'il n'y a qu'un seul Bon, qu'un seul Saint, qu'un seul Puissant, de qui seul procède toute grâce, et à qui seul revient toute gloire? Oui, ô mon Dieu, de Toi seul tout ce que nous avons reçu par lui et après lui! A Toi seul le peu que nous sommes, et le peu que tu nous donneras de laisser après nous!

J'ai cherché dans nos Saints Livres, une parole qui répondît à mon dessein, et je l'ai trouvée dans l'Epître aux Hébreux, chap. XI, 27.

Il tint ferme, comme voyant Celui qui est invisible.

Ces mots de l'Apôtre, en effet, par lesquels il résume la noble carrière du législateur d'Israël, me paraissent résumer admirablement aussi la vie et l'œuvre de celui qui fut à la fois, par la grâce d'en haut, le législateur de la Réforme et le Moïse de notre petite république. Il y a une idée dont ces deux hommes sont peut-être les deux plus illustres représentants dans l'humanité; une idée qui explique la vie et ca-

ractérise l'œuvre de l'un comme de l'autre : c'est l'idée de l'absolue souveraineté de Dieu. *Ils tinrent ferme, comme voyant Celui qui est invisible.*

Mais tandis que, chez Moïse, quelque fidèle que soit la vie, l'œuvre s'élève à une hauteur encore infiniment plus grande, parce que la vie est humaine et l'œuvre divine; chez Calvin, le même principe qui fait la beauté de la vie, explique en même temps les erreurs et les fautes de l'œuvre, parce que, si c'est le propre de la foi de dire en toutes choses : *Non pas ce que je veux, mais ce que Dieu veut*, c'est sa tentation et son écueil de se mettre à la place de Dieu pour commander.... même la foi! — Jaloux pour le compte de cet Invisible auquel il s'était soumis le premier d'une si admirable et absolue soumission, il a rêvé de lui conquérir la soumission libre ou forcée de tous autour de lui.— Or, ce qu'il avait rêvé, il l'a presque obtenu : c'est la gloire de son génie. Mais à quel prix?.. c'est la tache de sa mémoire.[1]

[1] On m'a reproché cette expression répetée deux ou trois fois dans ce discours. Je la maintiens toutefois, mais en l'expliquant. Il s'agit d'une tache à la *mémoire* de Calvin, nullement d'une tache à son *caractère*. Jamais il n'a agi plus droitement;

Si donc nous nous plaçons, par la pensée, dans la conscience de ce grand serviteur de Dieu, pour envisager avant tout en lui l'homme, le chrétien, Calvin nous présente un des types de foi les plus purs, un des exemples de fidélité les plus accomplis qui se soient jamais rencontrés. « Il fut l'homme le plus chrétien de son siècle. » C'est M. Renan qui l'a dit.

Mais si, ensuite, nous nous plaçons également par la pensée dans son œuvre, pour envisager surtout le politique religieux, le fondateur d'un établissement chrétien, nous aurons à faire la part du chaume qui doit disparaître, pour ne conserver, si possible, que l'or pur. Et c'est ici une singulièrement bonne fortune, que cette œuvre soit avant tout l'Eglise de Genève, c'est-à-dire nous, mes Frères. Les réflexions que nous aurons à vous présenter en conséquence, loin de s'offrir sous la forme abstraite de simples observations critiques, revêtiront au contraire celle d'enseignements directs et d'exhor-

jamais il n'a été plus esclave de sa conscience que dans les graves circonstances auxquelles il est fait allusion. Mais sa conscience était égarée, il faut le dire; et il est permis de regretter comme une tache à sa mémoire, ce qui était, il faut le dire aussi, la faute de son siècle.

tations immédiatement applicables. Que le Seigneur lui-même nous donne ce sage esprit de discernement, qui fait examiner toutes choses, pour ne retenir que ce qui est bon!

I

J'ai dit que la vie de Calvin nous présentait un des types les plus accomplis de foi et de fidélité, qu'elle se résumait admirablement dans cette parole: *Il tint ferme, comme voyant Celui qui est invisible.* Vous allez en juger vous-mêmes.

Jean Calvin naquit, le 10 Juillet 1509, dans l'antique ville de Noyon, en Picardie. Ses premières années furent celles d'un enfant studieux, réunissant déjà dans sa riche nature et sous l'influence d'une forte éducation domestique, la tendre piété de sa mère, et la stoïque constance de son père. De bonne heure ses pensées se tournèrent vers Dieu, et ce fidèle témoin de la grâce ne connut jamais aucun des égarements qui en avaient fait sentir la souveraineté à l'un des hommes auxquels sa doctrine l'a fait le plus souvent comparer : Saint Augustin.

Son père, Gérard Cauvin, l'avait destiné à

l'Eglise; son Père céleste aussi, mais par d'autres voies et dans une pensée bien différente. Après quelques années passées dans la maison paternelle, et déjà consacrées à ce travail opiniâtre qui sera jusqu'à la fin son pain quotidien, ses biographes nous le montrent âgé de seize ans, à Paris, poursuivant ses études dans les collèges de la capitale. Au milieu de ses condisciples, à l'âge des passions, des illusions, des entraînements, il se faisait remarquer par l'austérité de ses mœurs, par son amour de la retraite et son ardeur au travail : « Grand jeû-« neur, même en son jeune âge, dit un auteur « ennemi de la Réforme, soit qu'il le fît pour « sa santé, et arrêter les fumées de la migraine, « qui déjà l'affligeait continuellement, soit pour « avoir l'esprit plus à délivre afin d'escrire, étu-« dier et améliorer sa mémoire.» A ses impressions d'enfance, put se rattacher le sanglant souvenir des premiers bûchers élevés dans Paris pour l'extermination des protestants. Et c'est, pour ainsi dire, à la lueur de ces sinistres flammes, qu'il apprit ce qu'il en coûtait alors d'*obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes.* Lui, craintif, cependant, et « mou au danger, » comme il le déclare, il ne compta jamais avec ces terribles

souvenirs. Vous voyez se dessiner ici déjà le trait dominant de sa vie : une indomptable fidélité.

C'est peu de temps après, en effet, qu'il commença à étudier la Bible. Elle fut pour lui ce qu'elle avait été quelques années auparavant pour Luther : une découverte. On le vit successivement abandonner toutes ses autres études, pour passer ses jours et ses nuits le front penché sur le Saint Livre. Et à mesure que la vérité gagnait du terrain dans son âme, un travail de consécration s'opérait au dedans de lui. Bientôt, il sent qu'il ne s'appartient plus à lui-même ; il a un maître, et désormais ne verra plus que lui, ne vivra plus que pour lui, le suivra partout, lui sacrifiera tout, lui rapportera tout, « continuant toujours son train, faisant ce que « Dieu lui donnera, et lui en remettant l'issue « en bonne simplicité. »

Sa vie, à partir de là, et pour plusieurs années, devient celle de ce que nous appellerions un simple et fidèle évangéliste. En chemin d'arriver aux plus hautes dignités dans l'enseignement ou dans l'Eglise, il renonce à toutes les perspectives d'ambition, il renonce, ce qui lui était bien plus sensible sans doute, à toutes les

perspectives de repos et de tranquillité, pour répandre fidèlement autour de lui la bonne nouvelle du salut. A Bourges d'abord, puis à Paris, puis en Saintonge, puis à Poitiers, comme Saint-Paul, partout il prêche, il explique les Ecritures, il exhorte, il laisse derrière lui des traînées de lumière, allant d'un lieu à l'autre au péril de sa vie, et ne quittant un séjour que lorsqu'il en était chassé par la persécution. « Tous ceux qui « témoignaient quelque désir de la pure doctrine, « dit-il lui-même, se rangeaient vers moi pour ap- « prendre, bien que je ne fisse quasi que commen- « cer. » Ailleurs, il raconte comment « Dieu l'a « tellement pourmené et fait tournoyer, qu'il ne « lui a laissé de repos en lieu quelconque, jusqu'à « ce que, malgré son naturel sauvage et hon- « teux, il l'ait produit en lumière et fait venir « en jeu. » — Et quel zèle, quels dons, quelles promesses chez cet évangéliste de vingt ans ! Le célèbre Lefèvre d'Etaples, déjà penché vers la tombe, en fut tellement frappé, qu'après un entretien avec lui à Nérac, il ne put se retenir de lui adresser ces paroles vraiment prophétiques : « Jeune homme, vous serez un jour un « puissant instrument du Seigneur. Le monde « résistera obstinément à Jésus-Christ, et il vous

« semblera que tout conspire contre le Fils de « Dieu; mais demeurez ferme sur ce rocher, et « plusieurs se briseront contre lui. Dieu se ser- « vira de vous pour restaurer en France le « royaume du ciel. »

Une circonstance imprévue, l'effroyable persécution qui éclata contre les réformés, à la suite de l'imprudence par eux commise, et célèbre dans l'histoire sous le nom d'affaire des placards, mit à Calvin la plume à la main. Il était à Bâle, quand arriva la terrible nouvelle. Plusieurs de ses amis ou compagnons d'œuvre avaient péri dans lès supplices; d'odieuses calomnies étaient partout répandues contre les réformés, pour justifier les traitements atroces dont on les accablait. Il écrivit l'*Institution de la religion chrétienne,* pour les défendre en faisant connaître leur doctrine, et adressa hardiment son livre à François Ier, l'auteur même des persécutions. Cet ouvrage, œuvre de conscience et de fidélité, le lança sur la vaste scène du monde. Il eut un retentissement inouï. Tous les regards se tournèrent vers son auteur, qui se trouva ainsi, comme malgré lui, désigné pour répondre à l'attente et aux prières du peuple de Dieu. Ce qui manquait à la Réforme française, en effet,

pour traverser l'épreuve du temps, pour se constituer, pour vivre; c'était un homme, un chef. Or, du jour où parut l'*Institution chrétienne,* Calvin fut cet homme-là.

Il lui manquait une autre chose cependant aussi; il lui manquait un centre, un point d'appui et de ralliement; tranchons le mot : une patrie terrestre. Mais Dieu, dans sa sage prévoyance, la lui avait aussi de longue main préparée; et il ne restait plus pour l'accomplissement de ses desseins qu'à faire rencontrer un jour Calvin et Genève. Ce jour arriva. Transportez-vous dans notre vieille cité en l'an 1536, vers le commencement du mois de Juillet[1]. Voyez, dans une chambre d'hôtellerie, ce voyageur qui vient d'arriver, ce jeune homme de vingt-sept ans, au « petit « corps sec et atténué, au regard profond et « perçant; à l'esprit vert et vigoureux. » C'est lui!... Après de nouveaux voyages, se rendant à Bâle, par un détour involontaire il a été conduit chez nous, et compte partir demain. Mais c'est bien le cas de dire qu'il compte sans son hôte; j'entends sans Guillaume Farel, l'homme

[1] C'est la date établie par M. Albert Rilliet dans sa lettre à M. Merle d'Aubigné.

qui a eu dans sa vie cette double destinée de donner Genève à la Réforme, et Calvin à Genève. Au bout de ses forces et commençant à ne plus pouvoir porter le poids de l'œuvre par lui accomplie l'année précédente, Farel était sur le point de lâcher prise, lorsqu'il apprend que l'auteur de l'*Institution* est en ville. Il accourt. Il le presse de demeurer. Calvin n'y songeait guère. « O Dieu, écrivait-il vers ce temps, fais que, « caché dans quelque coin obscur, je jouisse enfin « du repos qui m'est depuis si longtemps refusé. » Que se passa-t-il dans leur entrevue? Nous n'en savons qu'une chose : c'est que Calvin se décida encore une fois, et cette fois pour toujours, à sacrifier ses plus chers, et en un sens ses plus légitimes désirs, à ce qui lui parut, dans la bouche de Farel, la voix même de Dieu. « Je fus « arrêté à Genève, c'est lui qui parle, non tant « par l'avis et la persuasion, que par l'adjuration « étonnante de Guillaume Farel, comme si Dieu « m'eût saisi alors du ciel par un violent coup « de sa main. » — Toujours l'homme qui est *comme voyant Celui qui est invisible.* Il a résisté, il s'est débattu, il a mesuré l'immensité du sacrifice,... mais il a vu la main du Seigneur : dès lors, adieu le repos tant désiré, adieu les tran-

quilles études dans cette savante retraite qu'il avait si longtemps rêvée et croyait enfin tenir. Le voici prêt à s'engager dans la mêlée, et il y *tiendra ferme*, n'en doutez pas.

Je ne fais pas une biographie de Calvin. Je voudrais seulement vous montrer en lui le croyant, l'homme qui triomphe ici-bas de toutes les choses visibles en prenant son point d'appui dans la sphère des invisibles. Quel spectacle, à ce point de vue, que celui de ses vingt-cinq années de lutte et de persévérance à Genève! De loin, à la distance de trois siècles, nous voyons sa grande et ferme figure se dessiner dans le ciel de l'histoire, comme une statue de bronze sur un piedestal de granit. De près, quand on considère l'amas d'incalculables difficultés qui formaient comme le sol même sur lequel il fallait qu'il se tînt debout, on se trouve en présence d'un prodige de constance et de foi, qui confond l'imagination.

Lorsqu'on cherche les raisons par lesquelles s'explique l'influence immense que certains hommes ont exercée de leur vivant sur le cours des choses humaines, on est généralement conduit

à remarquer à la fois : autour d'eux, un ensemble de circonstances exceptionnellement favorables qui les attendaient, pour ainsi dire ; et en eux, un ensemble de dispositions, un tempérament merveilleusement adapté au rôle pour lequel la Providence semblait les avoir d'avance prédestinés. Or, il suffit de jeter les yeux sur les conditions où se trouvait Calvin dans Genève, pour reconnaître que ses plus grands obstacles lui vinrent précisément de ce qui fait d'ordinaire la fortune des grands hommes. On se demande s'il eut plus à triompher des circonstances ou de lui-même, pour réussir dans ce qu'il entreprit.

On a dit que Dieu lui avait donné Genève, mais la lui avait donnée à conquérir. Sans doute, lorsqu'il y arriva, il y trouvait une population virile et mûrie par les grandes luttes de la liberté ; mais une population aussi fière qu'indisciplinée, une population qui, après avoir accompli une double révolution, et acheté au prix d'immenses sacrifices, tour à tour la liberté civile et la liberté religieuse, n'entendait subir désormais aucun joug, surtout pas celui de l'austère morale du Réformateur. Aussi, dès que Calvin, pour donner à la liberté la sauvegarde de l'ordre, eut fait adopter des ordonnances destinées à régler

les mœurs, tous ceux qui, dans la liberté nouvellement conquise, voyaient avant tout la liberté du désordre, se soulevèrent en un parti nombreux, violent, bruyant, parti qui comptait dans ses rangs, à côté de quelques-uns des plus grands noms de la république, certainement tout ce qu'elle renfermait de vil et de corrompu, et qui joignait, aux emportements de l'orgueil blessé, la haineuse obstination de l'immoralité déçue. La lutte commença par l'expulsion du Réformateur et ne se termina que peu d'années avant sa mort; tantôt elle prenait des proportions solennelles, comme ce jour où il dut se jeter au milieu des furieux, offrant sa poitrine découverte à leurs coups, les conjurant de commencer par lui, s'ils voulaient répandre du sang, et ne les dominant que par la grandeur de son courage; ou cet autre jour, non moins mémorable, où il dut refuser solennellement la Cène à un groupe de jeunes débauchés venus pour la profaner; tantôt elle se traduisait en odieuses tracasseries, en persécutions mesquines, en insultes, en chansons, en calomnies de nature à lasser la patience de l'homme le plus débonnaire.

Joignez à cela que Genève, une fois devenue

un des foyers de la Réforme, devint par là même aussi le rendez-vous de cette foule d'aventuriers de la pensée, qui sont comme l'écume des époques d'effervescence religieuse. Quelquefois, c'étaient des anabaptistes apportant les doctrines les plus subversives, sous couleur du spiritualisme le plus raffiné; d'autres fois, c'étaient des prêtres défroqués, qui venaient tenter fortune à Genève en y proposant de perfides nouveautés, et qui, démasqués par l'infatigable vigilance de Calvin, rentraient dans le giron de l'Eglise romaine, pour vomir ensuite contre lui les plus haineuses calomnies; d'autres fois encore, c'étaient des écrivains sincères, mais se donnant pour les vrais continuateurs de la Réforme, qu'ils eussent bientôt compromise par leurs rêveries panthéistes; d'autres fois aussi, il faut le dire, c'étaient des théologiens indépendants, attaquant quelques-uns des dogmes que le Réformateur avait placés à la base de son édifice religieux. Presque toujours ces novateurs venaient renforcer le parti des adversaires politiques, en même temps qu'ils atteignaient au cœur l'œuvre même de Calvin, en en menaçant sans cesse l'unité spirituelle. Pour les reconnaître, les combattre, les écarter, il fallait une vigilance de tous les ins-

tants, et une répression toujours sévère, quelquefois odieuse, devenue presque une condition d'existence.

A tout cela, ajoutez encore les dangers du dehors. Genève ne fut pas attaquée, il est vrai, pendant tout le temps que Calvin y vécut, mais elle n'en passa pas moins tout ce temps sous le glaive d'une perpétuelle menace, et d'une menace dont la présence même de Calvin était la première et la principale cause. A peine sortie de luttes héroïques qui lui avaient coûté le plus pur de son sang, à la veille de nouvelles entreprises contre sa liberté et contre sa foi, Genève était un permanent défi jeté à la face de dix adversaires, chacun dix fois plus puissant qu'elle. Et véritablement, on ne peut s'expliquer que par une protection toute spéciale de Dieu, comment tant de princes ambitieux et oppresseurs qui l'entouraient, ont pu laisser se former et se constituer au milieu d'eux ce nid d'héritiques, disons mieux, ce foyer de lumières et de liberté, sans se réunir pour l'écraser ensemble et à tout prix. Aussi vivait-on dans une transe de tous les instants. Avec ses faubourgs démolis pour faciliter, en cas de besoin, la défense; avec ses sentinelles toujours sur le qui-vive, étouffant des complots dans ses

murs, observant tous les points de l'horizon, Genève n'était guère la ville paisible que nous connaissons. Elle ressemblait bien plutôt à un camp où l'on ne vit que de répit, et où l'on peut s'attendre à chaque instant à être attaqué.

Voilà le terrain sur lequel s'établit Calvin. Voilà les matériaux avec lesquels il dut construire son édifice. Il eût fallu déjà une constance héroïque pour se maintenir; combien plus pour réussir en dépit de tant d'obstacles et dans une situation si précaire!

Mais notre étonnement augmentera bien davantage encore, si, détournant nos regards du spectacle de ces difficultés extérieures, nous venons à les arrêter quelques instants sur la personne même de celui que Dieu appelait à y faire face. Calvin, du moins, était-il taillé sur le patron des héros, et trouverons-nous en lui ce que j'appellerai le tempérament des grandes situations et des grandes choses? Assurément, il serait puéril de méconnaître en lui une des natures les plus fortement organisées qui soient jamais sorties des mains du Créateur. Mais il était de la race de ceux pour lesquels a été écrit ce sublime paradoxe: *Quand je suis faible, alors je suis fort.* Et pour trouver le secret de son

exceptionnelle énergie, il faut commencer par sonder les faiblesses non moins exceptionnelles, au delà desquelles elle allait puiser sa source.

Faiblesse du corps, avant tout. — Chacun a à compter ici-bas avec cette humiliante condition des plus grandes comme des plus petites choses, qui s'appelle la santé. Que de génies auxquels il n'a manqué, pour paraître au premier rang, que de se bien porter ! Que d'existences rendues inutiles par le seul fait d'une constitution faible, ou d'une souffrance journalière ! Or, qui n'a entendu parler ici des infirmités et des maladies de Calvin? Il faut relire le navrant tableau que Théodore de Bèze nous en a tracé, pour se faire une idée du martyre que cet homme a enduré pendant sa vie entière. On admire le général qui reste en selle jusqu'à la fin de la journée, en dépit des blessures qu'il a reçues dans le combat. Calvin a tenu ferme, quoique traînant la mort avec lui, jusqu'au terme des cinquante-cinq années qu'a duré la journée de son combat. Misérables que nous sommes ! Nous nous plaignons quelquefois de nos fatigues, et si la fatigue atteint à la plus légère souffance, nous nous arrêtons, étonnés de notre dévouement. Quel exemple chez cet homme si grand et si fort sous

le joug écrasant de tant de maux, et qui, lorsque ses amis, ses médecins, le voyaient exténué, et le conjuraient de prendre quelque repos, leur répondait avec une fermeté qui n'était égalée que par sa douceur : « Souffrez que Dieu me « trouve toujours veillant, et travaillant à son « œuvre comme je pourrai, jusqu'au dernier « soupir ! »

Faiblesse du cœur ensuite. — On se représente d'ordinaire Calvin comme un de ces caractères secs, durs, sans tendresse, que les épreuves ne brisent pas plus que la sympathie ne les soutiendrait. Rien dans sa vie ne confirme cette pensée, quand on y regarde bien. Au contraire. Abreuvé des plus amères douleurs, dites qu'il domptait son cœur, dites avec la devise significative qu'il avait choisie, qu'il « l'immolait « constamment en sacrifice au Seigneur. » Mais si vous voulez savoir ce qu'il lui en coûtait, relisez, par exemple, les lettres dans lesquelles il parle à ses amis de celle qui avait partagé pendant neuf ans les peines et les joies de sa rude existence : « J'ai perdu l'excellente compagne de « ma vie, celle qui ne m'eût jamais quitté, ni « dans l'exil, ni dans la misère, ni dans la mort. « Je comprime ma douleur tant que je puis ; mes

« amis font leur devoir; eux et moi nous ga-
« gnons peu de chose. Tu connais la tendresse
« de mon cœur, pour ne pas dire sa faiblesse.
« Je succomberais, si je ne faisais effort sur
« moi-même pour surmonter mon affliction. » Et,
à un autre : « Je n'aurais pas résisté à ce
« coup, si Dieu ne m'avait du ciel tendu la main.
« C'est lui qui relève les cœurs abattus, qui for-
« tifie les genoux tremblants. » Chez un homme
aussi sobre d'épanchements, est-ce là le lan-
gage d'un cœur insensible à la douceur des af-
fections et aux déchirements de l'épreuve ? Or,
qui ne voit que la perte successive d'une femme,
de trois enfants; l'éloignement de ses premiers
compagnons d'œuvre, dont la persévérante ten-
dresse rend témoignage de la sienne; la dé-
fection, pour ne pas dire la trahison de tant
d'amis; l'ingratitude de ceux pour lesquels il se
dévouait journellement; la solitude, enfin, au mi-
lieu de ce peuple qu'il conduisait comme Moïse,
pour ainsi dire en dépit de lui-même,.... qui
ne voit qu'en tout cela, il y aurait eu de quoi
briser et décourager l'homme le plus fort?

Faiblesse de tempérament, enfin. — Il y a des
natures qui semblent se complaire au milieu des
difficultés et des dangers, qui s'y meuvent com-

me dans leur élément, natures de combattants, nées pour lutter et triompher. L'énergie prodigieuse déployée par Calvin s'explique-t-elle par une considération de ce genre? Tout au contraire. Calvin nous présente l'exemple le plus frappant de la fidélité triomphant de toutes les inclinations et de tous les goûts. Ce qu'il fut comme acteur sur la scène du monde, comme héros chrétien soutenant par son exemple des milliers de héros et de martyrs, il le fut toujours et jusqu'au bout malgré lui. Il se plait à le répéter lui-même sous toutes les formes : « J'étais de mon naturel peu fait pour le monde, « ayant toujours aimé le repos et l'ombre,... et « n'avais d'autre intention que de passer ma vie « dans mon loisir, sans que je fusse connu.... « sachant quelle était ma timidité, et mon hu- « meur réservée, voire même un peu sauvage. » Et comment n'en pas croire sur ce point cet homme qui, au dire même de ses plus grands ennemis, n'a jamais menti !

Et voilà l'homme qui, sans secours humain, remplissant les simples fonctions de pasteur, jaloux de l'égalité comme d'autres le sont de la prééminence, a triomphé dans Genève de tous les partis, de toutes les passions, de toutes les

oppositions; qui a renouvelé la cité tout entière, et l'a comme refondue à son image; qui lui a donné presque toutes ses institutions, et, ce qui vaut mieux, cette force morale par laquelle elle a duré trois siècles.— Voilà l'homme qui fut au dehors, à la fois le docteur et le conseil de la Réforme, portant à lui seul le fardeau de presque toutes les controverses du siècle, et laissant après lui des écrits capitaux, qui sont encore aujourd'hui, malgré tout le progrès des sciences, la première étude, l'étude indispensable de quiconque veut approfondir les Ecritures, ou se faire une idée de la théologie réformée.— Voilà l'homme qui, par une correspondance inouïe, ne cessait tantôt d'exhorter les grands de ce monde, des rois, des princes, des généraux d'armée; tantôt de soutenir dans leur foi d'obscurs confesseurs; tantôt de constituer, de diriger, de reprendre les Eglises les plus éloignées. — Voilà l'homme qui couvrait l'Europe d'évangélistes et de martyrs, qui servait de père aux proscrits de toutes les nations, à qui tous regardaient, de qui tous s'inspiraient, sur qui tous comptaient; qui soutenait à lui seul, en un mot, le poids incalculable de l'œuvre de Dieu en ces temps extraordinaires.

Comment cela, mes Frères? Ah! il n'y a qu'une explication possible. Ce qui lui a donné la victoire sur tant d'obstacles accumulés, ce qui lui a donné la victoire sur les adversaires du dedans et du dehors; ce qui lui a donné la victoire sur les faiblesses multipliées de son corps et de son cœur; ce qui lui a donné la victoire sur le monde et sur lui-même, enfin, c'est sa foi! *Il tint ferme, comme voyant Celui qui est invisible.*

« Je laisse en doute, dit Théodore de Bèze, « après avoir raconté la mort de Calvin, si nous « avons plus à nous plaindre de la perte, qu'à « remercier Dieu de ce qu'il a fait vivre pour « nous son serviteur jusqu'à cette heure.... car, « sans une grâce particulière de Dieu, voulant « bâtir son Eglise par cet instrument, il lui eût « été impossible de parvenir seulement à l'âge « que les médecins appellent déclinant.» Depuis longtemps, en effet, il était facile de prévoir que la foi si grande du Réformateur allait être mise à la dernière épreuve. Ce qui me touche dans la mort de Calvin, c'est moins ce qu'elle a d'extraordinaire que ce qu'elle offre au contraire de

simple et de naturel. Calvin mourant sur un bûcher, serait, semble-t-il, à sa place, et nous étonnerait moins. Mais cette longue acceptation des plus cruelles souffrances, cet épanouissement radieux de toutes les vertus, jusqu'à la plus angélique douceur ; cette espérance soutenue, sans regrets comme sans impatience ; cette fidélité de tous les instants, éclatant dans les plus petites choses comme dans les plus grandes ; tout cela, au terme d'une vie remplie de tant de bruits, de tant d'efforts, de tant de poursuites, me paraît former un des plus grands spectacles qui se puissent imaginer. Il faut en relire le récit dans les pages si simples et si touchantes de Théodore de Bèze, le compagnon assidu de ses dernières journées. Vous me saurez gré de vous citer ici quelques extraits textuels de cette émouvante narration.

C'est le 6 Février 1564 qu'il prêcha son dernier sermon, interrompu plus d'une fois par des crises d'asthme et des crachements de sang. Jamais depuis il ne monta en chaire.... « A la fin « donc, il demeura tout à plat, ayant bien l'u- « sage de parler, mais ne pouvant pas bien « poursuivre un propos longuement, à cause de « sa courte haleine. Mais encore ne cessait-il

« de travailler, pour parachever les ouvrages « par lui commencés auparavant.... Outre cela, « il ne s'épargnait aux affaires des Eglises, ré- « pondant et de bouche et par écrit, quand il en « était besoin, encore que de notre part nous lui « fissions remontrances d'avoir plus d'égard à « soi. Mais sa réplique ordinaire était qu'il ne « faisait comme rien, et que nous souffrissions « que le Seigneur le trouvât toujours veillant et « travaillant à son œuvre comme il pourrait, « jusqu'à son dernier soupir.»

Epuisée par la fatigue, la souffrance, la maladie, sa santé déclinait de jour en jour. Il ne cessait néanmoins de tenir ferme. Le 27 il se fit porter à la Maison-de-Ville, pour présenter lui-même, au Conseil, le Recteur nouvellement élu pour l'Académie, Théodore de Bèze. « Ce « qu'étant fait, ajoute celui-ci, le dit Calvin se « leva d'un siége bas où il était, et, prenant son « bonnet en la main, remercia mes dits sei- « gneurs de la bonne souvenance qu'ils avaient « toujours eue de lui, et mêmement des biens « qu'ils lui avaient faits en ses dernières mala- « dies. » Il s'agissait de quelques mesures de bois que le Conseil lui avait octroyées, parce que ses maux l'avaient rendu très-frileux, et

d'un présent de dix écus qu'il avait refusé. « Il « leur tint ces propos avec grande difficulté de « respiration et une merveilleuse débonnaireté, « ce qui faisait quasi venir des larmes aux yeux « des dits seigneurs.»

« Le Dimanche, jour de la Cène de Pâques, « combien qu'il fût fort débilité, il se fit toute- « fois porter au temple, et assista au prêche « tout au long, prit la Cène, et même nonobstant « la courte haleine, chanta le psaume avec les « autres, son visage même montrant bien qu'il « se réjouissait en Dieu avec toute l'assemblée.»

« Le Mardi 25, il fit un testament fort bref, « comme jamais il n'a abusé même des paroles, « mais contenant un singulier et excellent té- « moignage de sa foi.» Il avait à léguer, tant aux pauvres qu'à quelques parents, une somme d'environ deux cents écus, produit présumé de la vente de sa bibliothèque. Son désintéressement du reste et sa délicatesse avaient été portés à ce point, qu'on lui vit refuser le dernier trimestre de son traitement, alléguant qu'il ne l'avait pas gagné.

« Voyant que sa courte haleine le pressait de « plus en plus, il envoya vers Messieurs les qua- « tre Syndics et tout le petit Conseil ordinaire,

« pour les advertir qu'il désirait fort de parler « encore une fois à eux en leur Conseil; et qu'à « cette fin, il s'y ferait porter le Jeudi suivant pour « les voir tous ensemble. Les bons seigneurs « firent réponse qu'à cause de la débilité et in- « disposition si grande, ils le priaient bien fort « de ne point prendre cette peine, mais qu'eux- « mêmes tous ensemble l'iraient voir, ce qu'ils « firent aussi le Jeudi matin, partant de leur cham- « bre du Conseil et allant selon leur ordre ac- « coutumé jusqu'en son logis. Eux donc étant « entrés dans la chambre, et s'étant assis, après « l'avoir salué et lui eux mutuellement, » il leur adressa une longue et touchante exhortation, les priant « à la fin, de l'excuser et supporter en « ses infirmités, lesquelles, disait-il, je ne veux « point nier, ajoutant ces propres mots : Or, je « prie ce bon Dieu qu'il vous conduise et gou- « verne toujours, et augmente ses grâces sur « vous, et les face valoir à votre salut et de tout « ce povre peuple.»

Le 28 Avril, ce fut le tour des pasteurs de la ville et de la campagne. Il les reçut pareille- ment dans sa chambre. Il leur parla de ce se- cours de Dieu qui l'avait lui-même « fortifié « pour toujours tenir bon, combien que de sa

« nature il fût craintif, et répéta par deux ou « trois fois ces mots : Je vous assure que de « ma nature je suis timide et craintif.» Il protesta de sa vraie affection pour tous ses frères, les remercia de l'avoir soulagé dans ses fonctions, « et pria qu'on lui pardonnât si quelque- « fois on avait vu en lui quelque chagrin durant « sa maladie. Finalement leur bailla la main à « tous l'un après l'autre, ce qui fut avec telle « angoisse et amertume de cœur d'un chacun, « que je ne saurais, dit Bèze, me le ramente- « voir sans une extrême tristesse. »

« Le second de Mai, ayant reçu lettre de « M. Guillaume Farel, ministre à Neuchâtel, et « sachant qu'il délibérait de le visiter, étant oc- « togénaire et plus, il lui écrivit en latin la let- « tre qui s'en suit : Bien vous soit, très-bon et « très-cher frère, et puisqu'il plaît à Dieu que « vous demeuriez après moi, vivez, vous souve- « nant de notre union, de laquelle le fruit nous « attend au ciel, comme elle a été profitable à « l'Eglise de Dieu. Je ne veux point que vous « vous travailliez pour moi. Je respire à fort « grand peine, et attends d'heure en heure que « l'haleine me faille. C'est assez que je vis et « meure à Christ qui est gain pour les siens en

« la vie et en la mort. Je vous recommande à « Dieu avec les frères de par delà. De Genève, « ce second de Mai 1564. Le tout votre Jean « Calvin. »

« Toutefois, le bonhomme Farel ne tarda guère « après à se mettre en chemin pour voir son an- « cien compagnon et ami. Etant venu, ils dis- « coururent et soupèrent ensemble, en souve- « nance de la continuation de leur amitié et union « en l'œuvre du Seigneur. Le lendemain, le dit « Farel prêcha en l'Assemblée. Ainsi, ayant dit « le dernier adieu au dit Calvin, se retira en son « Eglise de Neuchâtel. »

« Delà en avant, sa maladie jusqu'à la mort, « ne fut qu'une continuelle prière, nonobstant « qu'il fût en douleurs continuelles, ayant sou- « vent en sa bouche ces mots du Ps. XXXIX : *Je « me suis tu, parce que c'est toi qui l'as fait.* Une « autre fois, il disait du chapitre XXXVIII d'Esaïe : « *Je gémis comme la colombe.* Une autre fois, en « parlant à moi, il s'écria à Dieu, et dit : « Sei- « gneur, tu me piles, mais il me suffit que c'est « ta main ! »

« Plusieurs désiraient de le venir voir, et il eut « fallu tenir la porte ouverte jour et nuit, qui « eût voulu satisfaire au désir d'un chacun. Mais

« lui, prévoyant cela, et connaissant que sa « courte haleine ne lui eût permis de faire ce « qu'il eût voulu, avait requis qu'on se conten- « tât de prier Dieu pour lui, et qu'on le laissât « en quelque repos. Même quand je le venais « voir, encore qu'il me vît bien volontiers, si est- « ce que sachant les charges que j'avais, il me « donnait assez à entendre qu'il ne voulait point « que son particulier m'occupât en façon quel- « conque. Tellement qu'en prenant congé de moi, « il m'a dit quelquefois qu'il faisait conscience « de m'occuper tant soit peu, encore qu'il fut ré- « joui de me voir. Mais son naturel avait toujours « été tel de craindre de retarder tant soit peu « le profit de l'Eglise, et de donner peine quelle « qu'elle fût à ses amis, encore que ce leur fût « le plus grand plaisir qu'ils eussent au monde, « de se pouvoir employer pour lui.

« Il continua en cette façon, se consolant avec « tous ses amis, jusqu'au Vendredi 19 Mai, pré- « cédant le Cène de Pentecôte, auquel jour, pour « ce que selon la coutume de cette Eglise, tous « les ministres s'assemblent pour se censurer en « leur vie et doctrine, et puis, en signe d'ami- « tié, prennent leur repas ensemble, il accorda « que le souper se fît en la salle de sa maison.

« Là où, s'étant fait porter de sa chambre dans « une chaire, il dit ces mots en entrant : — Mes « Frères, je vous viens voir pour la dernière fois, « car hormis ce coup, je n'entrerai jamais à ta- « ble. — Ce nous fut une pitoyable entrée, com- « bien que lui-même fît la prière comme il pou- « vait, il s'efforça de nous réjouir, sans qu'il « pût manger que bien peu. Toutefois, avant la « fin du souper, il prit congé et se fit remporter « en sa chambre, qui était prochaine, disant ces « mots, avec une face la plus joyeuse qu'il pou- « vait : — Une parroi entre deux n'empêchera point « que je ne sois conjoint d'esprit avec vous. — Il « en advint comme il avait prédit, car jusqu'à « ce jour quelle qu'infirmité qu'il eût, il se fai- « sait lever et conduire jusqu'en une chaire au « devant de sa petite table. Mais depuis ce soir, « il ne bougea jamais de dessus ses reins, tel- « lement atténué, outre ce qu'il était fort maigre « de soi-même, qu'il n'avait que le seul esprit, « hormis que du visage il était assez peu changé. « Mais surtout l'haleine courte le pressait, qui « était cause que ses prières et consolations as- « siduelles étaient plutôt soupirs que paroles in- « telligibles, mais accompagnées d'un tel œil, et « d'une face tellement composée, que le seul

« regard témoignait de quelle foi et espérance « il était muni.

« Le jour qu'il trépassa, qui fut le Samedi 27 « de Mai 1564, il sembla qu'il parlait plus fort « et plus à son aise, mais c'était un dernier ef- « fort de nature, car sur le soir, environ huit « heures, tout soudain les signes de la mort « toute présente apparurent. Ce qui m'étant sou- « dain signifié, d'autant qu'un peu auparavant « j'en étais parti, étant accouru avec quelqu'au- « tre de mes frères, je trouvais qu'il avait déjà « rendu l'esprit si paisiblement, que jamais n'ayant « rallé, ayant pu parler intelligiblement jusqu'à « l'article de la mort, en plein sens et jugement, « sans avoir jamais remué pieds ni mains, il sem- « blait plutôt endormi que mort. Voilà comme en « un même instant, ce jour-là, le soleil se coucha « et la plus grande lumière qui fut en ce monde « pour l'adresse de l'Eglise de Dieu, fut retirée « au ciel. Et pouvons bien dire qu'en un seul « homme, il a plu à Dieu de notre temps, nous « apprendre la manière de bien vivre et bien « mourir. »

Tel fut dans sa vie et dans sa mort ce grand serviteur de Dieu. On peut discuter la valeur de son œuvre, on peut lui préférer des natures plus

sympathiques, plus largement ouvertes aux dons de l'imagination et de la sensibilité, cette source des grandes pensées ; mieux on le connaîtra, plus on sera contraint de rendre justice à la profondeur, à la pureté, à l'incomparable énergie de sa foi. Esprit net, méthodique, puissant, bien que dépourvu de l'audace qui renverse, du génie qui inspire et de l'éloquence qui entraîne, il fut inférieur par les dons à Luther, mais il me paraît un plus grand croyant, et, si j'ose le dire, son exemple vous élève plus haut.

II

Je voudrais maintenant, après avoir envisagé l'homme, jeter un rapide regard sur l'œuvre. La renommée de Calvin, on l'a souvent dit de nos jours, est de celles qui grandissent, et ce n'est que justice. Plus on s'éloigne des origines de la Réforme, plus on réfléchit à l'histoire de cette grande et sainte révolution de la pensée et de la vie religeuses, mieux on reconnaît que si Calvin n'en a pas été le premier inspirateur, il en a été du moins le puissant organisateur, il en a assuré, après Dieu, la durée et lui a fait porter

tous ses fruits. Voulez-vous savoir pourquoi? Le voici : Dans ce grand mouvement d'affranchissement, Calvin a été le représentant de l'ordre, et, sans l'ordre, vous le savez, rien ne subsiste ici-bas, la liberté moins que toute autre chose. Cependant, j'ai hâte de le dire, c'est ici que nous aurons à faire les plus graves réserves sur l'œuvre du Réformateur. C'est où brille le plus haut la marque de son génie, que se découvrent le mieux les taches tout humaines de sa mémoire.

L'œuvre de Calvin : il faudrait parcourir la France, l'Angleterre, l'Ecosse, la Hollande, l'Amérique, le monde entier, pour la rechercher. Laïssons cet immense côté du sujet. Son œuvre peut être considérée comme se concentrant sur sa patrie d'adoption. C'est là qu'il a eu le plus libre champ pour la faire triompher. Or, la grande pensée de Calvin a été de faire de Genève une ville semblable à lui; et comme il avait lui-même accepté sans réserve le joug du Seigneur, il a voulu constituer par des institutions, et réaliser en fait dans l'Etat, cette souveraineté absolue de Dieu, qui lui paraissait la condition même de tout ordre et de tout bien; il a voulu voir de ses yeux et édifier de ses mains ce *règne* dont Jésus a pourtant dit qu'il *n'est pas de ce monde*.

Dans ce but, le premier résultat à obtenir était l'unité de la doctrine. Par une étude des Ecritures, aussi approfondie, aussi persévérante, aussi éclairée, aussi sincère qu'aucun homme l'ait jamais faite, il était arrivé à une conception systématique de la vérité, celle qu'il a si fortement empreinte du sceau de son génie qu'elle porte encore aujourd'hui son nom, et qu'il a développée dans le plus important de ses ouvrages : l'*Institution chrétienne*. Ce n'est pas ici le lieu de la juger. Je l'aime, je l'admire, et, jusque dans les excès de sa pensée, je retrouve encore, si j'ose ainsi dire, les excès de sa foi. Cette doctrine rigoureuse de la prédestination [1] qui en est le couronnement, et à quelques égards la condamnation, n'est que l'expression, fausse en logique, du sentiment le plus chrétien dans la pratique, je veux dire l'absolue dépendance vis-

[1] Tout le monde comprendra qu'il s'agit ici de la prédestination absolue formulée par Calvin lui-même, en ces termes : « Nous appelons prédestination le conseil éternel de Dieu, par « lequel il a déterminé ce qu'il voulait faire d'un chacun homme, « Car il ne les crée pas tous en pareille condition, mais ordonne « les uns à vie éternelle, les autres à éternelle perdition. Ainsi. « selon la fin à laquelle est créé l'homme, nous disons qu'il est « prédestiné à mort ou à vie. » *Inst. de la relig. chrét.* Liv. III, chap. XXI, 5.

à-vis de Dieu de l'âme croyante, qui se donne pour obéir. Aussi étroitement unie aux exigences de la sainteté, elle m'apparaît comme le délire de la foi rêvant l'absolu. C'est une erreur, si vous le voulez, qui pourra devenir chez quelques-uns une erreur impie, mais qui ne peut être nommée, chez Calvin, qu'une sublime erreur. Mais là n'est pas la question. Le système de Calvin, fût-il encore bien plus rapproché de la vérité qu'il ne l'est à mes yeux, fût-il exempt de toute erreur, fût-il, comme il le croyait sincèrement, la vérité même, il a entrepris de l'imposer. Il n'a pas admis qu'autour de lui tout le monde ne comprît pas comme lui, ne raisonnât pas comme lui, ne conclût pas comme lui. Là fut son tort, et il est grave.

La vérité est la reine des intelligences, assurément; et quiconque croit à la vérité est un travailleur enrôlé pour l'établissement de son règne. Mais la vérité est ainsi faite, ou l'homme est ainsi fait, qu'elle ne veut et ne peut s'asseoir en lui que sur le fondement d'une libre adhésion. Dieu lui-même a placé au dedans de nous, pour la recevoir, un je ne sais quoi d'inviolable, qui fait notre grandeur en rehaussant la sienne. Si la vérité est la reine, la conscience est le

trône. Voilà pourquoi ce qu'on a très-bien nommé la liberté de conscience, est la condition même du règne de la vérité. Proposez la vérité, montrez-la, démontrez-la, faites-la paraître tour à tour dans l'éclat de sa beauté, dans la majesté de sa force, ou dans l'attrait de son excellence. Pressez les âmes de s'incliner devant elle pour lui rendre hommage. Mais, si vous échouez, au nom de la vérité et dans l'intérêt le plus sacré de sa gloire, souvenez-vous qu'il reste encore chez l'adversaire le plus acharné deux choses au moins : une libre conscience à respecter; un frère égaré à aimer.

Voilà ce que Calvin a méconnu. Dans son zèle, ici aveugle, il a voulu que les consciences adhérassent ou abdiquassent. En rappellerai-je un exemple trop célèbre, hélas! En 1553, arriva à Genève un Espagnol, auteur d'un livre dans lequel il avait entrepris de combattre le système de Calvin, en établissant lui-même une philosophie contraire à l'Evangile. Le Réformateur le fit arrêter, voulut le forcer à rétracter ses erreurs, le livra au pouvoir séculier, dont les terribles lois punissaient de mort l'hérésie. La perspective d'une issue fatale n'ébranla pas cet infortuné. Condamné déjà par le tribunal de

Vienne, condamné par toutes les Eglises de Suisse, il le fut pareillement sous l'inspiration de Calvin par le gouvernement de Genève. Il tint ferme, et, en face du bûcher, la pensée ne lui vint pas de se sauver par un mensonge. Je déteste les erreurs de Michel Servet. Le panthéisme dont il se faisait l'apôtre effronté est la négation de toute religion et de toute morale. Néanmoins, je n'hésite pas à le déclarer, le jour où il fut placé dans l'alternative de se rétracter ou de mourir, le jour où il mourut plutôt que de mentir à sa conscience, ce jour-là, la noble cause de la vérité elle-même compta au nombre de ses martyrs, Michel Servet; au nombre de ses oppresseurs, Jean Calvin. Car, on ne saurait le dire trop hautement, tout attentat contre la liberté des convictions individuelles, est un outrage que la vérité reçoit au front et qui la déshonore. Faites la part de l'esprit du siècle, développé et entretenu par les atroces proscriptions de l'Eglise romaine [1] ; faites la part des préjugés régnants, et auxquels même un homme de génie

[1] L'esprit du siècle lave la conscience de Calvin, il ne lave pas sa mémoire. Le regret qu'on éprouve devant son erreur est proportionné au respect que vous inspire sa sincérité. Du reste, Calvin n'est pas le seul de qui l'on puisse parler ainsi, et

ne saurait toujours échapper; faites la part des nécessités du temps et de la pression des circonstances; faites la part de tout ce que vous voudrez: il n'en reste pas moins que les lois et les mesures par lesquelles Calvin tenta d'établir l'unité des convictions dans Genève, sont une tache à sa mémoire, et, dans son œuvre, un élément condamné d'avance, dont le temps devait faire bientôt justice.

Il est vrai qu'à l'uniformité des convictions, il entendit toujours donner pour complément l'uniformité de la conduite. C'est une justice à lui rendre, que ses détracteurs les plus acharnés n'ont pu songer seulement à lui refuser : jamais il n'a compris la réforme des dogmes distincte de la réforme des mœurs. La Genève qu'il avait rêvée et qu'il a employé tant d'énergie à constituer, devait être aussi sainte qu'orthodoxe. Mais ici encore, n'y a-t-il pas à distinguer entre le but et les moyens? Dans l'Etat chrétien tel qu'il l'avait conçu, la loi de Dieu devait être la loi de l'Etat. De là ces ordonnances, réglant tous les détails de la conduite privée de chaque citoyen,

son exemple me fait toujours penser à celui du chancelier Gerson, poursuivant la condamnation de Jean Huss au Concile de Constance.

prescrivant jusqu'où pouvaient aller le luxe et la dépense, imposant certaines habitudes, en interdisant d'autres ; de là ce tribunal de mœurs, appelant et jugeant des cas qui sont du ressort d'un directeur plutôt que du magistrat, et infligeant des châtiments rappelant les rigueurs de la pénitence, plus que celles des lois protectrices de la société. Tout cela était logique, j'en conviens, mais d'une logique qui condamne le système plus qu'elle ne le justifie. Il y a, en effet, dans les mœurs, un élément qui tient de si près à la conviction intérieure, qu'on se demande comment la liberté de l'une n'entraînerait pas jusqu'à un certain point la liberté des autres. Si la société a le droit de se protéger elle-même contre ceux qui la menacent, si elle a le devoir surtout de travailler à leur relèvement, peut-elle contraindre, d'autre part, à tirer les conséquences pratiques de certaines croyances déterminées, ceux à qui elle n'a pas le droit de les imposer? N'y a-t-il pas là d'ailleurs, pour les mœurs elles-mêmes, un danger, celui de maintenir l'apparence au-dessus de la réalité, jusqu'au jour où l'équilibre vient à se rétablir violemment, par quelque catastrophe ; comme ces digues imprudentes qui ne contiennent le courant

de certains fleuves, qu'à la condition de rendre le malheur de plus en plus effroyable, si elles viennent à se rompre? N'y a-t-il pas surtout, au point de vue chrétien, un danger plus manifeste encore, celui de replacer les âmes, comme dit St Paul, sous le joug de la loi, et de les endormir dans la perfide sécurité d'une perfection relative? Quoi qu'il en soit, il y avait là, dans l'œuvre du grand Réformateur, un nouvel élément caduc, que l'épreuve du temps ne devait pas confirmer, et qui ne pouvait que disparaître tôt ou tard dans les conquêtes d'un légitime progrès.

Ces réserves faites, et vous reconnaîtrez que je ne les ai pas atténuées, ces réserves faites, Dieu qui fait concourir toutes choses à ses fins, tirant le bien, quand il lui plaît, du mal même, Dieu, dis-je, a donné à l'œuvre de Calvin une valeur providentielle incalculable (qui le nierait?). Et un troisième but que le Réformateur s'était proposé, a pu être atteint dans ces temps difficiles, avec un succès qui n'est rien moins qu'une des plus grandes pages de l'histoire. Au moment où l'Evangile venait d'être remis en lumière dans le monde, il a voulu faire de Genève la ville du

témoignage... et il y a réussi ! Comme s'il avait pressenti qu'à la Réforme française, si longtemps et si cruellement persécutée, il faudrait pendant longtemps aussi un point d'appui et de ralliement, un refuge, une école, une forteresse enfin, assise sur un rocher ; il lui a préparé tout cela dans la ville qu'il a spirituellement fondée. Et qui oserait dire qu'en regard de la vocation exceptionnelle de la cité de Calvin, sa constitution exceptionnelle n'ait pas été dans les vues de Dieu ? Despotiques à plus d'un égard et par là même dangereuses dans leur principe, les institutions du Réformateur ne vous apparaissent-elles pas ici comme une sorte de dictature providentielle ? — Eh ! que fût-il advenu de ce troupeau dispersé des Eglises de France ; que fût-il advenu de ces *brebis livrées tous les jours à la boucherie*, si les regards n'avaient pu se tourner en tout temps et de tout lieu vers cette *ville située sur la montagne ?* Là, du moins, et jusque dans les jours les plus sombres, l'étendard flottait toujours haut élevé. Derrière ces remparts spirituels, construits d'une main si ferme, on savait qu'étaient les quartiers du Dieu Fort, le lieu Saint, la haute Retraite. Genève, c'était le port dans la tempête, c'était la terre promise sur les

confins du désert. Y penser seulement, c'était le relèvement et l'espérance; y débarquer, c'était la délivrance même. Et combien ont répété dans leur cœur le cri de ce refugié: « Qu'on est heureux de voir en cette ville si belle liberté! » Puis, où venait se recruter la sainte armée de ceux qui combattaient, au péril de leur vie, à la tête de ce pauvre peuple écrasé par le nombre? D'où partaient chaque année tant de pasteurs voués d'avance au martyre? Où se formaient tous les jours tant de grands caractères, tant de nobles courages? Recueillant d'une main les blessés, de l'autre envoyant les héros dans la mêlée, si Genève fut le refuge de la Réforme persécutée, elle n'en fut pas moins la place d'armes. Aussi, pendant cette effroyable guerre de deux siècles, faite au peuple de Dieu dans la terre que nous avait donné Calvin, qui dira jamais ce que la ville de Calvin a enfanté pour elle de courage, de dévouement, de sainte persévérance? Qui dira ce qu'elle y a prévenu de défaillances et empêché d'écrasements? La lamentable expérience de l'Espagne et celle de l'Italie, sont là pour le laisser entrevoir. « Genève dura par sa force « morale, dit un historien aussi ennemi que per-

« sonne de toute contrainte morale[1]. Point de ter-
« ritoire, point d'armée; rien pour l'espace, le
« temps, ni la matière; la cité de l'esprit, bâtie
« sur le roc de la prédestination. Contre l'im-
« mense et ténébreux filet où l'Europe tombait
« par l'abandon de la France, il ne fallait rien
« moins que ce séminaire héroïque. A tout peu-
« ple en péril, Sparte, pour armée, envoyait un
« Spartiate. Il en fut ainsi de Genève..... Et
« maintenant, commence le combat! Que par en
« bas Loyola creuse ses souterrains, que par en
« haut l'or espagnol, l'épée des Guises éblouis-
« sent ou corrompent! Dans cet étroit enclos,
« sombre jardin de Dieu, fleurissent pour le sa-
« lut des libertés de l'âme, ces sanglantes roses
« sous la main de Calvin. S'il faut quelque part
« en Europe un homme pour brûler ou rouer,
« cet homme est à Genève, prêt et dispos, qui
« part en louant Dieu et lui chantant ses psau-
« mes! »

D'ailleurs, et toujours en nous plaçant au point de vue providentiel, l'œuvre de Calvin, par ses imperfections mêmes, n'était peut-être pas moins nécessaire en un autre sens. Nous assistons au-

[1] Michelet.

jourd'hui à l'épanouisssement encore un peu tumultueux de toutes les libertés. Nous voyons cet arbre destiné à abriter un jour toutes les sociétés humaines, plonger laborieusement ses racines dans le sol, à la fois, et étendre au loin ses branches déjà couvertes de fleurs et de fruits. Mais l'arbre a commencé par être un germe, et tout germe, pour se développer avec énergie, doit commencer par être, durant un temps, vigoureusement protégé, retenu même. Une éclosion prématurée, est un avortement. Qui ne voit, par exemple, que Dieu, dans sa sagesse, assurait pour l'avenir le libre épanouissement de son royaume en Jésus-Christ, quand il commençait par en envelopper le premier germe sous la rude écorce du mosaïsme, bien plus propre, semblait-il cependant, à en comprimer qu'à en favoriser le développement? Je me demande si la république de Calvin n'a pas été appelée de nos jours à un rôle tout semblable. Un homme aussi peu calviniste que profond observateur de l'histoire, M. de Bunsen, a dit de notre grand Réformateur une parole qui m'a longtemps étonné, et toujours beaucoup frappé. Il a proclamé Calvin le fondateur des libertés modernes ! Historiquement, cela est vrai. Les nations qui marchent aujour-

d'hui en tête de l'humanité dans cette noble conquête de l'esprit moderne, sont précisément celles qui ont subi jadis le plus profondément l'influence de Calvin : l'Amérique, l'Ecosse, l'Angleterre, la Hollande et Genève surtout. Mais comment cela s'explique-t-il ? Ne serait-ce point parce que l'étroite et sévère discipline sous laquelle il plaçait la conscience des individus et celle des nations, a assuré, en le contenant, le normal développement des précieux germes de liberté que la Réformation du 16me siècle recelait très-légitimement dans son sein ? Nous retrouvons ici, sous une nouvelle face, l'analogie que je vous présentais au commencement de ce discours : Calvin est notre Moïse. C'est dire, sans doute, qu'il a été dans les mains de Dieu l'instrument d'une œuvre dont nous relevons, et dont la portée providentielle est loin d'être épuisée ; mais c'est dire aussi que nous ne devons relever de lui que dans un esprit de libre transformation, comme la grâce relève de la loi, et l'esprit de la lettre ; c'est dire que, dans l'héritage qu'il nous a légué, il y a une enveloppe à rejeter et un fruit à recueillir, un corps à saisir sans nous cramponner aux ombres du passé, des choses

vieilles à laisser derrière nous, pour aspirer sans cesse à celles qui sont devant nous.

Cela nous conduit à jeter un regard, en terminant, sur ce qu'il nous reste à conserver de la pensée et de l'œuvre de notre grand Réformateur. Comment nous poser cette question, sans donner essor au sentiment qui remplit nos cœurs? . . . Genève subsiste! Au milieu de ce renouvellement incessant de toutes choses ici-bas, et tandis que la figure de ce monde passe avec une si effrayante rapidité, la ville de Calvin, la ville de nos pères, est encore debout, encore libre, encore indépendante, encore prête pour accomplir une nouvelle destinée, à dire au Seigneur: Que veux-tu que je fasse? Depuis trois siècles déjà, Calvin est allé à Dieu; et Genève est encore aujourd'hui Genève! Cette génération la verra-t-elle s'en aller à son tour? Une chose me rassure. C'est que, depuis trois siècles, chacune des générations qui se sont succédé dans ses murs, a pu se poser, avec la même angoisse, la même question. Et toujours Dieu l'a gardée! « Celui qui est en haut, le Maître des batailles, « a bien fait voir » que dans leur pieux langage

nos pères ne l'avaient pas en vain nommé leur *Patron*.

Arrière le doute! Je me le reprocherais presque à l'égal d'une trahison.

Et cependant, je ne me dissimule point qu'il règne autour de nous, pour quiconque observe, des symptômes singulièrement alarmants. Vous les signalerai-je? Ce ne sont plus aujourd'hui, comme à d'autres époques, des ennemis en chair et en os qui menacent surtout; ce sont des ennemis invisibles et insaisissables; ce sont, pour parler avec St Paul, des *puissances spirituelles qui se meuvent dans les airs;* c'est un certain abaissement des âmes qui s'engourdissent insensiblement dans la matière; c'est un certain esprit de relâchement et d'abandon de soi-même, qui sent je ne sais pourquoi l'étranger.... je n'ai pas le cœur d'en dire davantage.

Hommes frères, que ferons-nous?

Il y a trois choses qui ont formé l'ambition de Calvin pour Genève, et ces trois choses, entendez-le bien, ne sont ni la prospérité matérielle, ni l'imitation des grands pays, ni le renom d'une ville de plaisir; ce sont des convictions, des mœurs, du zèle. S'il y a encore à Genève un peuple de Dieu, et il y en a un, voilà la tri-

ple ambition que je lui propose encore aujourd'hui. Voilà le programme qui, réalisé dans un esprit de liberté, peut assurer encore à Genève sa place et sa belle place dans l'avenir.

Des convictions : — ce fut, nous l'avons dit, la première ambition du Réformateur pour sa patrie d'adoption. Il savait que, les nations, comme les individus, ne vivent de ce qui s'appelle vie que par la foi; il savait que, pour *tenir ferme,* il faut être *comme voyant Celui qui est invisible.* A Dieu ne plaise que je vous propose, comme il l'avait tenté, une foi à imposer, fût-elle à mes yeux la seule désirable ! A Dieu ne plaise que je vous dise : Prenez toute faite la doctrine de Calvin, pour y soumettre aveuglément votre âme ! Mais je vous dirai : Faites mieux. Faites comme Calvin lui-même avait fait. Puisez à la source où il avait puisé. Sondez ces Ecritures que Dieu nous a données pour nous révéler les choses que l'œil ne peut voir, et nous rendre témoignage de ce qu'il est. Enquérez-vous diligemment, et ne vous donnez trève ni repos, jusqu'à ce que vous ayez trouvé, aux besoins éternels de vos âmes, une réponse divine, ferme comme le rocher des siècles, et que vous puissiez appeler du nom sacré de vérité. Rappelez-vous que le pre-

mier de tous les dogmes est qu'il y a une vérité. Or, savez-vous bien que c'est ce dogme-là précisément qu'aujourd'hui l'on conteste? Jadis on discutait au nom de la vérité diversement entendue. Il était réservé à notre siècle de voir formuler cette monstrueuse théorie que la vérité n'existe que dans le travail même et les aspirations de ceux qui la poursuivent; en sorte que le but suprême de la vie humaine, si ce n'est pas une dérision que d'appeler encore cela un but, le but suprême de la vie humaine reviendrait à ceci: chercher, mais chercher dans le vide! chercher, mais chercher pour chercher! Voilà ce qu'ont su trouver, dans leur sagesse, les sages de ce jour. A celui qui a faim, ils ont dit: nourris-toi de ta propre faim; et à celui qui à soif: penche-toi vers ta soif, c'est tout ce qu'il te reste pour te désaltérer! Voilà le dernier mot de tous ces systèmes flatteurs et insinuants, qui font invasion aujourd'hui jusque dans l'Eglise. Il me semble quelquefois, quand j'y pense, que j'assiste aux funérailles de l'âme humaine, et que sur la tombe de tout ce qu'il y a de pur, de grand, de vivant ici-bas, je ne sais quel prêtre déguisé de la matière, vient jeter des fleurs avec le sourire fin d'une satanique ironie. Ah! mes Frères, en face

de ces morbides et mortelles séductions adressées à l'orgueil de la raison, je voudrais prendre la trompette de Dieu, pour jeter au milieu de vous ce cri d'alarme de l'Apôtre : « *Réveille-toi, toi qui dors et te lève d'entre les morts, et Christ t'éclairera!* » Oui! Christ, et non les sages de ce monde. Oui! le vieil Evangile, et non les désolantes nouveautés d'une science faussement ainsi nommée. Ce n'est pas en proposant les inventions de leur esprit, que nos Réformateurs ont remué le monde. C'est en remettant en lumière avec une admirable sincérité, cette antique folie de la croix qui a été, qui est et qui sera, jusqu'à la fin des siècles la sagesse même de Dieu, et sa puissance à salut pour ceux qui croient. Des convictions solidement assises sur le seul fondement qui ait été posé d'en haut: Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié! Des convictions humbles, profondes, énergiques! Voilà ce que nous demande avant tout le salut de notre chère Eglise dans les temps difficiles qu'elle est appelée à traverser.

J'ai dit, en second lieu, des mœurs:— c'était la seconde ambition de notre grand Réformateur; il avait voulu faire de Genève, avons-nous dit, une ville sainte, non moins forte par la vie que

par la foi. Et comment ce qui était son ambition ne deviendrait-il pas l'aiguillon de notre conscience aujourd'hui? Jetez les yeux autour de vous. Quelle Genève a remplacé l'ancienne? Est-ce bien ici la cité de nos pères, la ville austère aux stoïques vertus? Je vois une ville parée, mais parée en courtisane. Je vois le luxe et la mollesse faire tous les jours de continuels progrès. Je vois des cercles d'insensés, qui se moquent des choses saintes, et crient ouvertement : Mangeons et buvons, car demain nous mourrons. (se trompant d'un jour toutefois, car ils sont bien morts aujourd'hui.) Je vois une jeunesse sans principes comme sans enthousiasme, donnant à la fois l'exemple de toutes les lâchetés et de tous les débordements. Je vois d'infâmes agents de corruption, exerçant ouvertement et impunément leurs infâmes séductions. Je vois se multiplier... Je vois jusque dans nos rues... Je vois des choses que je ne veux pas voir et que je ne veux pas dire! Que ferons-nous ici, mes Frères? Autrefois on les aurait jetés en prison, ces pécheurs scandaleux, on les aurait chassés de la ville, on les aurait contraints du moins d'aller cacher leur honte ailleurs. Aujourd'hui, je n'ai qu'une chose à vous dire : Surmontez le mal par le bien. Où le péché abonde,

faites en sorte que votre sainteté personnelle surabonde par l'effort d'une fidélité d'autant plus exemplaire. Contre l'entraînement général, nous n'avons plus que la protestation de notre vie à faire entendre ; et pour refouler ces ténèbres qui nous envahissent, nous n'avons d'autres armes que ce que l'Evangile appelle *la lumière de nos bonnes œuvres*. Cela aussi est un progrès. Mais à quelle condition, grand Dieu ! . . Cela aussi vaut mieux que les ordonnances de Calvin : après la contrainte, la liberté ; après les lisières de l'enfant, la ferme allure de l'homme fait. . . qu'ai-je dit ? Nos ancêtres, les enfants, et nous, les hommes ! Ah ! comprendrons-nous ce que les légitimes conquêtes du temps nous imposent ; comprendrons-nous ce que le Seigneur attend de nous aujourd'hui, si nous voulons faire régner encore parmi nous cette *justice qui seule élève les nations ?*

Si nous le comprenons, notre foi et notre fidélité auront pour conséquence naturelle et pour couronnement notre zèle : — Calvin avait voulu faire et il a fait de Genève, dans le passé, la ville du témoignage. Comme le proclame notre belle devise, passés des ténèbres à la lumière, nous avons une mission dans le monde : celle d'y tenir

haut élevé le flambeau de l'Evangile, et d'y répandre au loin la clarté bénie du soleil de justice. Nos pères l'avaient senti, et là fut, non-seulement la gloire, mais je dis avant tout la raison d'être de leur Genève dans l'histoire. Les temps sont changés, et cette cité, qui a pu être appelée sans exagération la Rome protestante, a ouvert aujourd'hui ses portes à cette autre Rome que fuyaient jadis ceux qui lui ont valu cette gloire. Ne le regrettons pas, mes Frères. Il fallait une forteresse à la Réforme aux jours de la persécution : Dieu lui-même lui donnait alors ses remparts. Mais, la paix venue, Dieu lui-même les a renversés. Aussi bien, c'est par le plus héroïque dévouement, c'est au prix de tous les sacrifices, souvent au prix de leur vie, que nos ancêtres rendaient leur témoignage. Autres temps, autres devoirs. Elles avaient leurs terribles épreuves, sachez-le bien, les glorieuses conditions du passé. Encore un coup, ne les regrettons pas trop. Comprenons plutôt ce que les nouvelles conditions du présent nous imposent. Ces adversaires d'autrefois, que nous accueillons en frères, nous leur devons les bienfaits de cet Evangile pour lequel ils nous persécutaient jadis. Quand ce ne serait pas notre premier devoir de

chrétiens, quand ce ne serait pas notre premier intérêt de citoyens, quand ce ne serait qu'un juste retour du mal qu'ils nous ont fait, nous leur devrions encore ce bien. Oui! aimons-les, aimons-les en Christ, aimons-les pour la vie éter-ternelle, aimons-les pour leur rendre aimable cet Evangile qui est leur salut en même temps que le nôtre. Oh! si nous pouvions un jour n'avoir ensemble avec eux qu'un cœur et qu'une âme, pour adorer avec eux le même Dieu et le même Sauveur dans un même Esprit!... Dieu ne nous les donne-t-il pas pour cela? Mais si nos portes se sont ouvertes, ce n'est pas seulement pour que nous accueillions plus largement ceux que le Seigneur nous envoie; c'est aussi, n'en doutez pas, pour que nous sortions plus librement à la recherche de ceux qui demeurent au dehors. Le champ, c'est le monde. Eh! n'entendez-vous pas au près, au loin, la voix de ceux qui périssent et qui nous crient au secours? N'entendez-vous pas l'appel de tant de frères isolés qui nous conjurent de les visiter? N'entendez-vous pas le soupir de ces multitudes innombrables qui croupissent dans les ombres de la superstition ou dans les ténèbres du paganisme, et la voix de Dieu qui nous crie : *Comment in-*

voqueront-ils Celui en qui ils n'ont point cru? Et comment croiront-ils en Celui de qui ils n'ont point entendu parler? Et comment en entendront-ils parler s'il n'y a quelqu'un qui leur prêche? Et comment prêchera-t-on sinon qu'il y en ait qui soient envoyés ainsi qu'il est écrit : Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent la paix, les pieds, dis-je, de ceux qui apportent de bonnes nouvelles? N'entendez-vous pas le monde enfin, qui nous demande des messagers de salut?

Ah! ne nous y trompons pas : les temps que nous traversons sont des temps solennels, et ce jour-ci, très-particulièrement, est un jour solennel. Le ciel et la terre ont les yeux sur nous. Une grande attente nous concerne. Si nous y répondons, je vois devant nos pas s'ouvrir une nouvelle carrière de bénédictions plus large encore et plus brillante que la première; je vois, pour l'inaugurer, une nouvelle consécration d'en haut prête à descendre comme le Saint-Esprit sur nos têtes. Si nous y manquons, au contraire, je vois Genève, la Genève de nos pères, la Genève de nos cœurs, la Genève chrétienne, celle qui a vécu trois siècles par la grâce de Dieu, et *à la louange de sa*

gloire; je la vois, dis-je, descendre rapidement dans le tombeau de la prospérité matérielle;... Je vois le ciel se fermer sur elle.... et nous avons aujourd'hui prononcé son oraison funèbre !

O Dieu, Dieu de nos pères, Dieu des vivants, écarte cette crainte fatale. Nous voici pour faire ta volonté. Montre-nous ce que tu attends de nous; et, quel que soit notre nombre, quels que soient les obstacles ou les difficultés, donne-nous de *tenir ferme jusqu'à la fin, comme voyant Celui qui est invisible!* Amen !

SERMON

DE

M. LE PASTEUR TOURNIER

TEMPLE DE LA MADELEINE

Mes Frères,

Le Samedi 27 Mai 1564, vers huit heures du soir, s'éteignait dans notre ville un homme dont le nom, désormais inséparable du sien, devait jeter sur elle un incomparable éclat : cet homme était Jean Calvin, et voilà, pour me servir des expressions de Théodore de Bèze, son biographe et son ami, racontant cette mort quelques mois plus tard, « voilà comme en un instant ce jour-là le soleil se coucha, et la plus grande lumière qui fût en ce monde pour l'adresse de l'Eglise de Dieu, fut retirée au ciel. » C'est cette date mémorable, mes Frères, que le cours du temps nous ramène après trois siècles; c'est ce grand événement dont nous venons célébrer aujourd'hui le souvenir, de concert avec les Eglises

de la Réformation. Dans quel sens et dans quel esprit? C'est ce qu'il importe de bien déterminer tout d'abord.

Si je comprends bien le but de la solennité qui nous rassemble, nous venons, avant tout, dans ce temple, faire acte de reconnaissance envers Dieu. C'est lui qui est l'auteur de toute grâce excellente et de tout don parfait. C'est lui, quand l'Evangile était depuis des siècles étouffé et comme enseveli sous l'amas des erreurs et des traditions humaines, qui l'a remis en lumière par la Réformation. C'est lui qui a fait cette œuvre, et les grands hommes qu'il a suscités pour l'accomplir, Calvin entre autres, n'ont été que des instruments de ses divins décrets. A lui donc, avant tout, à lui gloire et reconnaissance pour les inestimables bienfaits spirituels que ce jour retrace si vivement à notre souvenir!

Toutefois, mes Frères, parce que nous ferons acte de reconnaissance envers Dieu, nous sera-t-il interdit, pour cela, de faire acte de reconnaissance envers le grand Réformateur retiré à l'Eglise il y a trois siècles? Je ne le pense pas. En effet, si Dieu fait son œuvre, il la fait par des hommes, qui sont ouvriers avec lui, comme le dit l'Ecriture, et, dès lors, pourvu que toute

gloire soit rendue à lui seul, qu'y a-t-il de contraire à l'esprit de l'Evangile à bénir leur mémoire et à honorer leurs travaux? Or, parmi les ouvriers de la Réforme, y en a-t-il un, je vous le demande, qui lui ait rendu de plus signalés services que Calvin, et, parmi les Eglises, y en a-t-il une qui lui soit plus redevable que la nôtre? Sans doute, ce n'est pas à lui que nos pères durent d'avoir secoué le joug des erreurs de Rome. Froment, et surtout Farel, avant lui, avaient prêché l'Evangile à Genève, et la Réforme y avait été officiellement proclamée près d'un an avant son arrivée dans nos murs. Mais si elle était proclamée, elle était loin d'être établie pour cela, au jugement de Farel lui-même, et peut-être ne l'eût-elle jamais été sans Calvin. C'est lui, en effet, qui l'affermit, l'organisa, la constitua véritablement. C'est lui qui fit ainsi de notre petite ville une grande cité, le foyer tout ensemble et le boulevard du protestantisme. C'est lui, selon l'expression d'un historien célèbre[1], « qui fonda l'influence de Genève, » et, selon le mot d'un autre historien[2], « en fit la capitale d'une

[1] M. Guizot.

[2] M. Mignet.

grande opinion. » Et ce n'est pas tout, car, tandis que le Réformateur fondait ainsi l'influence religieuse et la grandeur morale de notre cité, il jetait en même temps, par son Collége et son Académie, les bases de tout son développement scientifique et intellectuel, en sorte que c'est à lui que Genève doit le rang qu'elle a occupé pendant trois siècles et celui qu'elle occupe encore aujourd'hui, dans le monde de la pensée aussi bien que dans celui de la foi. Après Dieu, mes Frères, je le répète, voilà ce que Genève doit à Calvin : n'est-il pas naturel et juste que notre Eglise s'acquitte en ce jour de la dette de reconnaissance qu'elle a contractée envers lui?

Mais nous avons autre chose encore à faire aujourd'hui : nous avons des impressions à recevoir et des enseignements à recueillir. En effet, mes Frères, y a-t-il rien de plus propre à nous instruire, à nous édifier, à nous enflammer d'un saint zèle et d'une chrétienne émulation, que l'exemple des grands serviteurs de Dieu? Or, tel est précisément le fruit que nous pouvons et devons retirer de celui que Calvin nous a laissé. Non pas, certes, que nous ayons le moins du monde l'intention de faire de lui un saint et de le canoniser! « A Dieu ne plaise, disait déjà à

ce propos Théodore de Bèze, que je veuille faire d'un homme un ange, » et nous pensons là-dessus exactement comme lui. Non; ni un saint, ni un ange. Calvin fut un homme; il eut ses erreurs, ses faiblesses, ses fautes, ses misères : eh ! qui le savait mieux et qui l'avoua plus humblement que lui ! Mais, avec tout cela, et malgré tout cela, je le répète, ce fut un grand serviteur de Dieu, et à ce titre nous avons tous grandement à profiter à son école.

C'est dans cette pensée, mes Frères, et avec ces réserves et ces limites, que je n'hésite point, pour ma part, à vous proposer son exemple aujourd'hui, m'appuyant d'ailleurs de cette parole de l'auteur de l'Epître aux Hébreux, qui me paraît admirablement résumer le véritable esprit de la solennité de ce jour : « Souvenez-vous de vos conducteurs, qui vous ont annoncé la Parole de Dieu, et imitez leur foi, considérant quelle a été l'issue de leur vie. (Hébr. XIII, 7.)»

Il y a bien des hommes dans Calvin, mes Frères, et, pour les étudier tous, ne fût-ce que sommairement, ce n'est pas un discours qu'il faudrait; c'est un livre. Il y a le théologien, d'a-

bord, le premier, le plus grand, sans contredit, dont le protestantisme puisse se glorifier. Il y a le Réformateur ensuite, lequel n'a point de supérieurs, que je sache, et n'a qu'un égal, je veux dire Luther, aussi puissant pour détruire que lui pour fonder. Il y a le politique et l'homme d'Etat, celui dont l'œuvre est le plus contestable, sans doute, mais qui, s'il s'est trompé, s'est trompé du moins avec grandeur, comme les grands hommes se trompent. Il y a le littérateur et l'écrivain, l'écrivain de génie, l'un des trois ou quatre fondateurs de la langue française, dont le style, au jugement d'un des maîtres de la critique moderne[1], peut marcher de pair pour le nerf et l'éloquence avec celui de Bossuet lui-même. Il y a tout cela dans Calvin, mes Frères, et bien d'autres choses encore. Forcé de me restreindre, obligé de choisir entre ces divers points de vue, je m'attacherai uniquement à celui qui me paraît tout ensemble et le plus instructif pour nous et le plus conforme à l'esprit de mon texte. Laissant de côté, dans Calvin, le littérateur, l'écrivain, le politique, le théologien et même le Réformateur, je n'envisagerai en lui

[1] M. Nisard.

qu'une seule chose, ce qui est en quelque sorte au-dessous de tout cela, ce qui supporte et soutient tout cela, je veux dire l'homme, le chrétien. Ce point de vue, j'en conviens, pourra paraître au premier abord quelque peu spécial, quelque peu restreint : j'avoue, pour ma part, que cet inconvénient me semble presque un avantage. D'ailleurs, ne l'oublions pas, en étudiant l'homme et le chrétien, c'est bien au fond tout le reste que nous étudierons, puisque c'est là la base et la clef de tout le reste.

Toute grande personnalité humaine, toute grande figure morale présente quelque caractère principal, quelque trait dominant qui en constitue l'unité, et peut, par conséquent, servir à la définir. Quel est, dans la figure de Calvin, ce caractère principal, ce trait dominant? Je ne crois pas me tromper en affirmant que c'est celui-ci : la consécration à Dieu. Je m'explique. La souveraineté de Dieu et les droits de Dieu : tel est, en toutes choses, mes Frères, ce qu'on pourrait appeler le point de départ de Calvin. Dès lors, reconnaître ces droits, s'anéantir devant cette souveraineté, donner gloire à Dieu, en un mot, dans le sentiment d'une entière dépendance et d'une soumission absolue : voilà, selon lui, le tout

de l'homme. Or, ces droits de Dieu sur nous sont de deux sortes, cette souveraineté de Dieu se manifeste sous deux formes essentielles : dans l'ordre religieux, sous forme de vérité, dans l'ordre moral, sous forme de loi. De là un double devoir de notre part : la foi, qui est l'acquiescement à la vérité ; l'obéissance, qui est la soumission à la loi. Et comme ces deux formes de la souveraineté de Dieu sont inséparables, les deux formes de devoir qui y correspondent le sont également, de telle sorte que le chrétien véritable peut se définir : l'homme qui ne s'appartient plus à lui-même, l'homme dont la foi et l'obéissance, la vie religieuse et la vie morale, présentent au même degré ce même caractère : consécration au Seigneur ! Eh bien ! mes Frères, voilà précisément la définition de Calvin. Non pas, assurément, qu'il ait réalisé ce noble idéal (qui l'a jamais réalisé et qui le réalisera jamais sur la terre ?), mais parce qu'il s'en est si constamment pénétré, parce qu'il a si constamment tendu à le réaliser, que sa physionomie morale a fini par en recevoir son trait distinctif, sa marque ineffaçable. Telle une médaille, bien qu'imparfaitement réussie, a gardé pourtant et reproduit distinctement l'empreinte du balancier.

Reste maintenant, si vous le voulez bien, à reprendre, pour les examiner successivement, les deux faces de cette médaille, les deux traits de cette physionomie — et d'abord la foi.

Par où commença la foi chez Calvin? Par où elle commence toujours, mes Frères, je veux dire par un sincère et ardent amour de la vérité. Cet amour, disons mieux, cette passion, cette faim et cette soif du vrai en toutes choses, et particulièrement en religion, fut un trait distinctif du caractère de Calvin dès sa jeunesse : tous ses biographes, anciens et modernes, en ont été frappés. Tel il nous apparaît déjà en 1523, écolier de quatorze ans, au collége de la Marche, sous Mathurin Cordier. Tel encore, quelques années plus tard, au collége de Montaigu, quand de la bouche d'Olivétan son âme avide reçoit les premiers rudiments de l'Evangile. Tel surtout quand, sur le conseil de ce même Olivétan, il commence à sonder sérieusement les Ecritures et déjà se prépare à rompre, coûte que coûte, avec Rome, si sa conscience exige de lui ce sacrifice fait à la vérité. La vérité, encore une fois, la vérité religieuse, voilà ce qu'il cherche, voilà ce qu'il désire uniquement. Et il la lui faut, non pas vague, obscure, incertaine, mais claire, posi-

tive, absolue, la foi, selon sa propre expression, requérant « une certitude pleine et arrêtée, et telle qu'on a coutume d'avoir des choses bien éprouvées et entendues. » Mais où la trouver, cette vérité-là? Evidemment pas dans les traditions humaines, puisqu'elles contredisent l'Ecriture et se contredisent entre elles. C'est donc dans la Parole de Dieu. Oui, elle est là, elle n'est que là, et c'est à elle seule, en effet, qu'il va la demander. Oh! avec quel ravissement ne la salue-t-il pas à mesure qu'elle se découvre, à mesure qu'elle se dégage à ses yeux du volume sacré, où l'étude et la prière le tiennent respectueusement penché nuit et jour! La voilà, c'est bien elle, il n'en saurait douter, car en même temps que le témoignage de Dieu la certifie extérieurement, cette vérité ne se rend pas à elle-même un moins puissant témoignage au fond de son âme! Aussi, comme il l'embrasse, comme il s'y attache avec joie, avec amour! Ne craignez pas qu'il conteste avec elle : on ne conteste pas avec la vérité de Dieu; on la reçoit avec confiance, on lui soumet son esprit sans réserve, et c'est ce qu'il fait. Mais ce n'est pas son esprit seulement que Calvin lui soumet, c'est son cœur, c'est sa vo-

lonté, c'est le fond le plus intime de son être. Cette vérité, c'est le pain de vie, et il s'en nourrit; c'est la fontaine de vie, et il s'y abreuve avec délices. Et ainsi, passant dans son âme et se mêlant à elle, par une sorte d'assimilation intérieure analogue à celle qui se fait des aliments dans le corps, elle y devient la foi, la vraie foi, celle qu'il a lui-même définie « la vérité faite nôtre, » la vérité hors de nous devenue la vérité en nous. Voilà la foi de Calvin, mes Frères, et vous en chercheriez vainement une, je m'assure, qui fût tout ensemble plus ferme, plus personnelle, plus vivante. Fondée sur la Parole de Dieu, avec l'Esprit de Dieu pour interprète, c'est une persuasion, c'est une conviction dans toute la force du terme, c'est-à-dire, d'une part, une soumission absolue à la vérité, comme autorité, et, de l'autre, une expérience intime et personnelle de cette même vérité. Si donc on me demande : Que fut Calvin comme homme, comme chrétien? Je réponds avant tout : ce fut un chrétien convaincu, ce fut un homme de foi, et j'ajoute : c'est là qu'il faut chercher le véritable secret de sa vie et la véritable clef de son œuvre.

Que n'ai-je le temps, mes Frères, de justi-

fier cette assertion en étudiant avec vous, en parcourant du moins rapidement l'une et l'autre ! Vous ne tarderiez pas, j'en suis sûr, à reconnaître avec moi que la foi, et la foi seule, du commencement à la fin, les explique. — C'est elle, c'est la foi qui, dès 1528, fait de Calvin, âgé de vingt ans seulement, un missionnaire et un évangéliste : à peine est-il en possession de la vérité, qu'il brûle du désir de la communiquer à d'autres, et qu'il la prêche, malgré toutes sortes d'obstacles et de périls, à Orléans, à Bourges, à Paris, « avançant ainsi merveilleusement le royaume de Dieu, » selon l'expression d'un de ses biographes. — C'est elle, sept ans plus tard, en 1535, qui l'arme d'une sainte hardiesse pour la défense de cette même vérité : la cause de la Réforme est méconnue en France et persécutée ; tous les jours, de nouveaux martyrs sont envoyés à l'exil et à la mort : Calvin s'émeut, il prend la plume, et c'est sous la dictée de la foi qu'il compose l'*Institution chrétienne*, et adresse à François Ier sa sublime préface, la plus éloquente apologie du christianisme qui ait été écrite depuis Tertullien. — C'est elle, peu de mois après, qui lui donne le courage de tenter à Genève l'œu-

vre de la Réforme morale. En vain Farel, le bouillant, l'intrépide Farel, désespère de cette œuvre; en vain lui-même prévoit les difficultés presque insurmontables qu'elle rencontrera: il l'entreprend néanmoins, pourquoi? parce qu'il croit, d'une foi inébranlable, à la puissance de l'Evangile et au triomphe inévitable de la vérité. — Et s'il persévère dans cette tâche, après l'avoir entreprise, si, sans se laisser jamais abattre ni décourager par les obstacles et les périls de toute espèce qui s'accumulent sur sa route pendant vingt ans, il marche résolûment à son but et l'atteint enfin, laissant après lui une Genève nouvelle, une Genève régénérée par l'Evangile, où chercherez-vous l'explication d'une telle persévérance et d'un tel triomphe, si ce n'est dans sa foi encore, dans cette foi en vertu de laquelle il a tenu ferme, comme voyant Celui qui est invisible?— Et enfin, mes Frères, c'est elle, c'est la foi qui explique, et qui peut seule expliquer, l'immense, la prodigieuse influence exercée par Calvin, non-seulement à Genève, mais dans toute l'Europe. Oui, n'en doutez pas, s'il devient si promptement le chef avoué de la Réforme en Suisse, en France, en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, en Ecosse, si, dans

tant de pays divers tant d'Eglises diverses regardent à lui et se réclament de lui, c'est à l'énergie, c'est à l'ascendant de sa puissante conviction qu'il le doit. En tout cela, sans doute, il faut faire la part du génie : mais, ne vous y trompez pas, mes Frères, le seul génie de Calvin, si extraordinaire qu'il fût, n'eût jamais fait tout cela. Son génie ne fut que l'instrument de sa force; sa foi en fut le principe, et son œuvre entière pourrait se définir : l'œuvre d'une foi puissante servie par un puissant génie.

Mais, ici, je prévois bien l'objection qu'on ne manquera pas de me faire. Sans doute, me diront quelques-uns, cette foi fut le secret de sa puissance, nous en convenons avec vous. Mais vous ne dites pas tout. Il y a le revers de la médaille. Cette foi, qui fut la source de sa puissance, le fut aussi de son intolérance; il en sortit l'héroïsme, d'accord, mais il en sortit aussi le fanatisme. Oubliez-vous donc que, non content d'avoir des croyances, des convictions comme vous dites, Calvin voulut encore les imposer aux autres? Oubliez-vous que, pour les faire triompher, au lieu de s'en tenir à la persuasion, il eut recours à la force, à la persécution contre ceux qui ne les partageaient pas?

Oubliez-vous, pour tout dire d'un mot, le bûcher de Michel Servet?... Non, mes Frères, non, je n'oublie rien de tout cela, je ne nie rien de tout cela; pourquoi le ferais-je? Est-ce donc, encore une fois, le panégyrique de Calvin que j'ai entrepris de faire aujourd'hui, et me suis-je proposé de démontrer que Calvin fut un ange ou un saint, et non pas un homme? Qu'il y ait eu en lui de l'intolérance religieuse, je l'accorde donc; mais ce que je nie, et c'est ici pour moi le point capital, ce que je nie, c'est que cette intolérance fût le résultat de sa conviction, de sa foi. Je m'explique. Mes Frères, quand on veut juger un homme, il faut nécessairement se placer au point de vue des idées du siècle où vivait cet homme : c'est là, j'ose le dire, une règle élémentaire en histoire. Or, au siècle de Calvin, quelles étaient les idées régnantes en matière de liberté religieuse? La confusion entre le temporel et le spirituel était générale, universelle; tout le monde pensait que le pouvoir civil devait aide et protection à la vérité religieuse, l'Etat à l'Eglise; tout le monde, par conséquent, trouvait juste et légitime que celui qui errait quant à la doctrine, l'hérétique, comme on disait, fût réprimé par la

force, et, au besoin, retranché par le glaive. Et de là, mes Frères, le procès, le bûcher de Michel Servet, qui ne fut qu'une application particulière de la théorie générale dont je parle. Et la preuve, c'est que tous les contemporains approuvèrent hautement alors ce que nous, enfants d'un siècle plus avancé sous le rapport de la liberté de conscience, nous condamnons et avons raison de condamner aujourd'hui; tous, dis-je, Bucer, Farel, Bullinger, même le doux Mélanchthon, même Bolsec, un adversaire de Calvin! Aussi, deux des plus éminents historiens de notre époque, appréciant à leur tour ce même fait au point de vue que je viens d'indiquer, n'ont-ils pas craint de porter ce jugement qui me paraît le seul vrai, le seul équitable : « L'idée générale, selon laquelle agit Calvin, était de son siècle; on a tort de la lui imputer[1]; ce fut le crime du temps, plus que de l'homme même[2]. » — Gardons-nous donc, mes Frères, de confondre des choses qui sont profondément distinctes. Déplorons, condamnons l'intolérance de Calvin, c'est notre

[1] M. Guizot.

[2] M. Michelet.

droit, c'est notre devoir; mais ne rendons pas sa foi responsable d'une faute qui fut avant tout celle de son temps. Admirons-la plutôt, envions-la, cette foi puissante qui fut l'âme de sa vie, hélas! et qui l'est si peu de la nôtre!

Nous ne saurions nous le dissimuler, en effet: ce qui nous manque aujourd'hui, ce sont précisément des convictions fortes. Pourquoi? Parce qu'il nous manque d'abord ce qui en est la base essentielle, la condition indispensable, je veux dire : la foi à la vérité! Le mal de ce siècle, tout le monde l'a nommé, c'est le scepticisme. Ecoutez ce qui se dit, lisez ce qui s'écrit : des bouches et des plumes les plus autorisées de la littérature contemporaine, vous entendrez sortir le mot de Pilate : Qu'est-ce que la vérité? La vérité, poursuit-on, elle n'existe pas, ou, si elle existe, elle est inaccessible à l'homme, ce qui revient absolument au même. Bien simple, dès lors, celui qui s'imagine l'avoir trouvée, ou qui seulement la cherche avec l'espoir de la rencontrer! Il n'y parviendra pas, et en religion moins que dans tout le reste. Entre le vrai et le faux, en effet, point de limite certaine, point de différence tranchée, point de séparation absolue : simple af-

faire de points de vue, de degrés, de nuances. A regarder de près, rien ne peut s'affirmer, rien ne peut se nier absolument, ou, si vous le préférez, tout peut se nier et tout peut s'affirmer tour à tour. Rien n'est vrai, rien n'est faux; tout est vrai, tout est faux. Il n'y a pas de *certainement*, il n'y a que des *peut-être;* donc, point de convictions, mais des opinions seulement. — Voilà les doctrines du siècle, mes Frères, et l'Eglise malheureusement n'a que trop subi leur désastreuse influence! Où sont-elles parmi les chrétiens, parmi les protestants de nos jours, ces puissantes convictions religieuses qui firent la force et la gloire de la Réforme au seizième siècle? S'agit-il du côté objectif de la foi: y a-t-il rien, je vous le demande, qui ressemble moins à « cette certitude pleine et arrêtée, » dont parlait Calvin, que l'inconsistance et l'effacement de nos pâles croyances? La pleine lumière et les contours accusés de la vérité blessent nos regards; nous ne pouvons plus supporter que les formes indécises et le demi-jour. Nous n'osons presque plus rien affirmer en fait de christianisme. Toute doctrine un peu accentuée, un peu colorée, comme nous disons, nous effraie, et, par peur des formules

dogmatiques, nous en venons presque à bannir de la religion le dogme lui-même, qui en est pourtant un élément essentiel, qui est à la vie religieuse de l'individu et de l'Eglise ce qu'est le fondement à l'édifice et la racine à l'arbre! — S'agit-il du côté intérieur et subjectif de la foi: même appauvrissement, même déficit. Nous ne savons pas davantage saisir la vérité divine par cette prise puissante, nous l'assimiler par ce commerce personnel, ce contact intime qui la transformait pour Calvin en persuasion et en expérience, en sorte que notre foi manque d'individualité et de vie, en même temps que de précision et de force. Des opinions, en un mot, plutôt que des convictions : voilà aussi où nous en sommes, en fait de religion et de christianisme. — Ah! mes Frères, nous étonnerons-nous après cela de la faiblesse, tant extérieure qu'intérieure, de l'Eglise contemporaine? Est-ce avec des opinions qu'on est fort au dedans? Est-ce avec des opinions qu'on remporte des victoires au dehors? Non, mes Frères; c'est avec des convictions. Au dix-neuvième siècle, aussi bien qu'au seizième, c'est là la condition indispensable d'une vie chrétienne puissante et d'une puissante action sur le monde. Prenons donc exem-

ple, ici, du grand Réformateur dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire. Comme lui, sentons le besoin d'une foi positive, personnelle, vivante. Comme lui, travaillons à l'acquérir, en recevant de la Parole de Dieu la vérité, toute la vérité, dans une entière obéissance d'esprit, de cœur, de volonté. Comme lui, affirmons notre foi, professons-la, mais surtout pratiquons-la : il nous en a aussi donné l'exemple, et c'est le second trait de son caractère qu'il me reste à faire ressortir.

Si Calvin, mes Frères, se fût borné à croire et à affirmer sa foi, sans la pratiquer, je veux dire sans y conformer sa vie, cela ne lui eût servi de rien; il n'eût point exercé l'influence qu'il a exercée, il n'eût point accompli l'œuvre qu'il a accomplie. En effet, ce qui fait la valeur et aussi la puissance d'un homme, spirituellement parlant, c'est la conséquence de sa conduite avec ses principes, c'est l'unité de sa vie religieuse et de sa vie morale. Or, tel fut précisément notre Réformateur. Je l'ai dit déjà : pour lui, la foi et l'obéissance, non-seulement n'étaient pas deux choses séparables; elles n'é-

taient, au fond, qu'une seule et même chose, envisagée sous un double aspect. Pour lui, la vérité qui liait l'âme, dans l'ordre religieux, liait en même temps, et avec une force égale, la conscience dans l'ordre moral. Aussi avait-il exprimé son idéal du chrétien dans cette noble devise, qui était la sienne : « O Seigneur, je t'offre en sacrifice mon cœur immolé pour toi, » idéal que je traduirais à mon tour sous cette forme : l'homme du devoir. L'homme du devoir : oui, mes Frères, voilà, au point de vue moral, ce que fut avant tout Calvin, comme il fut avant tout, au point de vue religieux, l'homme de la foi. L'homme du devoir, c'est-à-dire l'homme de la soumission et de l'obéissance, faisant de la volonté de Dieu la règle unique et absolue de la sienne; l'homme du sacrifice, immolant sans murmure et sans hésitation celle-ci à celle-là dès qu'elle se trouvait en opposition avec elle; l'homme de la conscience, enfin, prenant toujours et avant tout conseil de cette voix intérieure, qui est aussi la voix de Dieu, et ne transigeant jamais avec ses saintes exigences. En voulez-vous des preuves, mes Frères? Elles abondent dans sa vie, et je n'ai ici, je puis bien le dire, que l'embarras du choix.

Ainsi, en 1536, qu'est-ce qui le retient et le fixe à Genève? Il ne faisait, vous le savez, que traverser notre ville, venant d'Italie et se rendant à Strasbourg, pour y continuer ses chères études. Farel, instruit de son arrivée, va le voir, et cherche à lui démontrer que sa place est à Genève, que la cause de l'Evangile et de la Réforme y est perdue sans lui. Calvin se récrie, déclare qu'il n'est nullement propre à cette œuvre, allégue son insuffisance, son incapacité, sa répugnance pour la vie active, ses goûts de travail, son besoin de retraite et de solitude. Mais Farel: « Ton seul motif pour me refuser est l'attachement à tes études? Eh bien! moi je t'annonce, au nom du Dieu vivant, que si tu ne partages pas le saint ouvrage où je suis engagé, le Seigneur maudira le repos que tu cherches, et les travaux que tu préfères au service de Jésus-Christ!» Alors Calvin baisse la tête, il est vaincu; dans ces énergiques paroles il a reconnu la voix de Dieu, sa conscience parle, le devoir l'emporte: il sacrifie tout, il reste à Genève. — Un peu plus tard, en 1541, Calvin est à Strasbourg, exilé depuis trois ans de notre ville. Qu'est-ce qui l'y ramène, malgré lui, malgré la formidable opposition qu'il prévoit de la part du parti

qui, en le bannissant, a voulu en réalité bannir l'Evangile? Ecoutez-le faisant part à ses amis des craintes, des terreurs qui l'assaillent à la seule perspective d'un retour dans notre cité: « Je frémis d'y rentrer, » écrit-il à Farel; et à Viret: « Il n'y a point de lieu au monde que je redoute plus que Genève. Je sais toutes les difficultés qui m'y attendent, et ne suis pas en état de les affronter. Quand je me rappelle le passé, je ne puis me défendre de frissonner en pensant que je pourrais être rejeté dans ce cruel combat. » Et pourtant, ici encore, dès que la voix de Dieu se fait entendre à lui, par la bouche des magistrats et des pasteurs, dès que son retour lui apparaît comme un devoir, Calvin n'hésite plus, Calvin obéit; il fait taire toutes ses répugnances, il rentre à Genève. — Et douze ans plus tard, en 1553, d'où lui vient encore l'héroïque fermeté dont il fait preuve en refusant la Cène, à Saint-Pierre, aux chefs de la même faction, qui ne s'y présentaient que dans l'intention avouée de la profaner? Voyez: les voilà qui s'approchent de la table sacrée, la menace dans les yeux, l'orgueil sur le front. Calvin cédera-t-il, reculera-t-il? Non, non; le devoir, la conscience parlent trop haut pour

n'être pas obéis! Et, de ses mains courageuses, couvrant les symboles sacrés : « Vous pouvez briser ces membres, s'écrie-t-il; vous pouvez couper ces bras, vous pouvez prendre ma vie; mon sang vous appartient, versez-le; car jamais aucun de vous ne pourra me forcer à donner les choses saintes aux profanes et à déshonorer la table de mon Dieu! » Et, foudroyés par ces énergiques paroles, les profanateurs se retirent sans avoir osé accomplir leur coupable dessein! — Voilà l'homme du devoir!

Mais, mes Frères, ce n'était pas seulement dans les occasions importantes, comme celles que je viens de rappeler, que ce sentiment du devoir éclatait chez notre Réformateur. Ce sentiment, nous le retrouvons partout, et sous toutes les formes, dans sa vie et dans son caractère, tant il constitue, on peut le dire, le fond habituel, le trait distinctif de sa physionomie morale. Nous le retrouvons, par exemple, dans cette noble indépendance, cette intégrité, comme l'appelle Théodore de Bèze, qui le préserva toujours de toute acception de personnes, de toute lâche concession à l'opinion. Nous le retrouvons dans cette extrême simplicité, disons mieux, dans cette austérité de vie et de mœurs,

qu'on a essayé de contester, je le sais, mais qui n'en demeure pas moins un fait acquis à l'histoire. Nous le retrouvons dans ce contentement de son état, dans cette absence totale d'ambition qui lui inspirait ce mot vrai et charmant: « J'avoue que je ne suis pas pauvre, parce que je ne souhaite que ce que j'ai.» Nous le retrouvons dans cet esprit d'abnégation, dans ce complet désintéressement dont il donna tant de témoignages pendant sa vie, mais dont la meilleure preuve, assurément, se trouva dans les deux cent vingt-cinq écus qu'il laissa en mourant, pour toute fortune! Mais où nous le retrouvons surtout, parce que c'est là qu'il éclate avec le plus de puissance, c'est dans son dévouement absolu, c'est dans son entière consécration à son œuvre. Savez-vous, mes Frères, savez-vous ce qu'est la vie de Calvin sous ce rapport? Ecoutez.—Chaque jour, à l'œuvre dès l'aube et prolongeant souvent son travail bien avant dans la nuit, c'est à l'étude et à la méditation des Ecritures que la plus grande partie de son temps est consacrée: de là, en moyenne, deux ou trois ouvrages par an, quatre-vingt-seize en tout, écrits dogmatiques, polémiques, exégétiques, discours, traités, commentaires, qui,

nous le disions en commençant, le placent à la fois au premier rang des écrivains et des théologiens. Cet immense travail de cabinet n'est point au détriment de la vie active. Professeur, il donne régulièrement trois leçons par semaine aux sept ou huit cents auditeurs accourus de toutes parts, et quelques-uns de fort loin, pour suivre ses cours. Prédicateur, de deux semaines l'une il monte en chaire tous les jours, le Dimanche souvent deux fois, tellement que notre bibliothèque publique, outre ses nombreux sermons imprimés, en possède encore plus de deux mille manuscrits. Pasteur, il porte en outre le fardeau de la cure d'âmes et visite les malades. Ses fonctions, comme administrateur, ne sont ni moins diverses, ni moins considérables, et telle est la confiance qu'inspirent à tout le monde la supériorité de son esprit, la fermeté de son jugement et l'étendue de ses connaissances, qu'il ne se prend pas à Genève une décision de quelque importance, ecclésiastique, civile ou politique, qu'il n'ait été consulté auparavant et appelé à donner son avis. Ajoutez encore à tout cela d'innombrables affaires au dehors, une correspondance infinie, suffisante, à elle seule, à absorber le temps et

les forces d'un autre, et vous aurez quelque idée du prodigieux labeur de cet homme! — Et encore, tout prodigieux qu'il est, ce labeur se comprendrait du moins, jusqu'à un certain point, s'il s'agissait d'un homme d'une santé robuste, d'un fort tempérament. Mais non. Il a plu à Dieu, au contraire, de jeter ce grand esprit dans un corps faible, faible de nature et débilité encore et comme exténué par l'excès des veilles et des travaux. N'importe! Souffrant presque sans interruption de la tête et de l'estomac, Calvin n'en tient compte; il va toujours, il va quand même, dormant peu, ne mangeant guère, travaillant couché quand il ne peut plus le faire autrement, et, lorsqu'on le supplie de se ménager, répondant « qu'il ne fait comme rien, et qu'on veuille bien souffrir que Dieu le trouve veillant et travaillant à son œuvre, comme il pourra, jusqu'au dernier soupir.» Oui, son œuvre avant tout, voilà sa devise : que l'esprit fasse son devoir; si le corps ne peut pas le suivre, tant pis pour lui! Et il se ménage si peu, en effet, que c'est précisément quand ce pauvre corps lui refuse le plus son service qu'il exige davantage de lui. Deux exemples entre mille. C'est en 1559, au plus fort d'une fièvre

quarte, qu'il trouve moyen de refondre entièrement son *Institution chrétienne,* et de la traduire de latin en français d'un bout à l'autre ; et c'est dans les derniers temps de sa vie, miné par la fièvre, crachant le sang, accablé de cinq ou six maladies à la fois, la fièvre, la goutte, la phthisie, l'oppression, qu'il compose, refait, traduit ou revoit cinq ou six de ses principaux ouvrages, ne cessant de dicter que quelques jours avant sa mort, c'est-à-dire quand la voix même lui manque!.... Qu'en pensez-vous? N'avais-je pas raison d'appeler Calvin l'homme du dévouement, l'homme de la conscience, l'homme du devoir? Ah! mes Frères, nous admirons, et à juste titre, l'héroïsme du soldat qui, sur les remparts d'une ville assiégée, blessé, couvert de sang, lutte encore, lutte jusqu'au dernier soupir, et se fait tuer sur la brèche plutôt que de céder à l'ennemi un pouce du sol sacré de la patrie! — Eh bien! dites, n'admirerons-nous pas, au même titre, l'héroïsme de ce soldat de Christ qui, lui aussi, n'en pouvant plus, succombant à la fatigue et à la maladie, combat encore, combat jusqu'au dernier souffle pour la cause de Dieu et de l'Evangile, et meurt

à la peine, martyr de son dévouement à son œuvre, comme l'autre de son patriotisme!.

Hélas! mes Frères, que ces hommes-là sont rares de nos jours et parmi nous! Il ne faut pas trop s'en étonner: c'est là le fruit naturel et inévitable, en quelque sorte, du scepticisme que nous déplorions tout à l'heure. Nous ne saurions nous le dissimuler, en effet; tout se tient, tout s'enchaîne dans la vie spirituelle. Il y a une connexion intime, une solidarité nécessaire entre la religion et la morale. Tout ce qui se passe dans l'ordre religieux a son contre-coup immédiat dans l'ordre moral. Aujourd'hui, c'est la distinction du vrai et du faux que vous effacez; demain ce sera celle du bien et du mal. Ebranlez l'autorité de la vérité sur les âmes; vous ébranlez du même coup, et dans la même proportion, l'autorité de la loi sur les consciences. Le déclin de la foi entraîne celui de l'obéissance, et le relâchement des principes ne tarde pas à suivre celui des convictions. Et voilà le triste spectacle auquel nous assistons de nos jours. Jamais le monde ne fut plus empressé à secouer le joug des obligations, parce que jamais il ne fut moins disposé à accepter celui des croyances. Jamais les hommes de devoir ne furent plus rares, parce

que jamais les hommes de foi ne le furent davantage. Encore une fois, il faut à la vie morale des soutiens et des fondements ; qu'ils viennent à lui manquer, par suite de l'affaiblissement des convictions religieuses, aussitôt, semblables à des plantes trop faibles détachées tout à coup de l'arbre qui leur servait d'appui, les caractères s'affaissent, les consciences défaillent, les âmes s'énervent, et la vie flotte à l'aventure au souffle de toutes les passions, comme les esprits au gré de toutes les doctrines ! — Mais ce qu'il y a de plus affligeant, il faut le dire, c'est que cette décadence morale n'atteint pas seulement la société en général ; elle atteint aussi l'Eglise et les chrétiens, qui, au lieu d'en être les adversaires déclarés, n'en sont que trop souvent les complices ! Je ne veux rien exagérer, mes Frères ; je ne veux pas dire que nous ayons cessé de croire à l'autorité, à la sainteté de la loi morale, ni que les mots de devoir, de conscience, d'obéissance, de responsabilité aient cessé d'être pour nous des mots sacrés. A Dieu ne plaise ! Mais je demande : ces mots-là, les prenons-nous bien toujours au sérieux ? Sont-ce bien pour nous, non des mots seulement, mais des choses, de saintes, de divines réalités, en vue desquelles nous ordon-

nons et gouvernons notre vie? Voilà la question. Ah! mes Frères, qu'il s'en faut, pour la plupart du temps, qu'il en soit ainsi! Les principes chrétiens, oui, sans doute, nous les admettons: mais sous bénéfice d'inventaire, comme on dit, c'est-à-dire, en nous réservant d'y être inconséquents dès qu'ils nous gêneront. Le joug de la loi, certainement, nous le portons: mais en ayant bien soin de l'alléger de tout ce qui nous pèse le plus. Les devoirs chrétiens, assurément, nous les pratiquons: mais en ne nous faisant guère de scrupule d'en retrancher ceux qui exigeraient de notre part de trop grands sacrifices, et de réduire le reste à la mesure de notre taille et au niveau de notre médiocrité. Et ainsi de suite, si bien que nous en sommes venus peu à peu, par une pente insensible et presque sans nous en douter, à nous faire un christianisme aussi effacé, aussi affadi, aussi relâché quant à la vie, que pâle, flottant et indécis quant à la doctrine: christianisme commode en ce que, tout en cessant d'être dur et amer à notre vieil homme, il conserve encore assez de la sainteté de l'Evangile pour avoir bonne apparence et nous faire illusion, mais, par cette raison même, christianisme misérable, menteur, impuissant, parce

qu'il est sans renoncement et sans croix, parce que, pour tout dire d'un mot, le devoir en est banni et la sève morale absente ! . . . « Le sel a perdu sa saveur ; avec quoi la lui rendra-t-on ? » Mes Frères, ceci est grave, ceci est sérieux : il ne s'agit de rien moins que du salut de l'Eglise et de notre propre salut. Cette sève tarie, cette saveur perdue, il faut la retrouver à tout prix, si nous ne voulons pas que s'accomplisse, pour elle et pour nous, cette menace du Maître : « Le sel qui a perdu sa saveur n'est plus bon qu'à être foulé aux pieds par les hommes ! » Il le faut, dis-je, il le faut absolument : et voilà pourquoi, en nos temps de défaillances morales aussi bien que de défaillances religieuses, rien ne saurait nous être plus utile et plus salutaire à méditer, c'est-à-dire à imiter, que l'exemple du fidèle serviteur de Dieu dont nous rappelons aujourd'hui le souvenir, que cette vie de Calvin, si sérieuse, si austère, si conséquente, si consacrée au devoir, consacrée jusqu'au bout, consacrée jusqu'à la mort !

Jusqu'à la mort : c'est ce qu'il me reste à vous montrer, mes Frères, conformément à la dernière

pensée du texte sacré qui a servi de point départ à ce discours : « Souvenez-vous de vos conducteurs, considérant quelle a été l'issue de leur vie. »

« La mort, » a dit un écrivain contemporain[1], « la mort révèle tout l'homme : elle exprime vivement la manière dont il a vécu. » Cette parole se vérifie admirablement pour Calvin : sa mort fut exactement ce que sa vie faisait attendre, c'est-à-dire chrétienne, dans la plus simple, mais aussi dans la plus haute acception du mot. Vous n'attendez pas, sans doute, que je vous la raconte : elle se trouve partout, mais nulle part, il faut le dire, aussi simplement, aussi naïvement dépeinte que dans le touchant récit de Théodore de Bèze, dont je me contenterai de rappeler les principaux traits.

C'est le 6 Février 1564 que se fait entendre pour Calvin le premier avertissement, le premier signal du dernier départ. Prêchant encore ce jour-là, malgré une grande fatigue et une extrême faiblesse, tout à coup un violent crachement de sang lui coupe la voix dans la chaire même, où il est monté pour la dernière fois.

[1] M. St-Marc Girardin.

La maladie s'aggrave rapidement; mais, au milieu des plus cruelles étreintes de la douleur, sa résignation est entière, sa douceur parfaite, et, les yeux au ciel, il se borne a dire de temps à autre : Seigneur, jusques à quand? Le 27 Avril, il adresse aux magistrats de la République, et le lendemain aux pasteurs de l'Eglise, ces émouvants adieux qui sont dans la mémoire de chacun de nous, et où l'on ne sait qu'admirer le plus, de la ferme raison, de la foi puissante ou de la profonde humilité qui y éclatent également. Le 2 Mai, il écrit sa dernière lettre à Farel, l'ancien compagnon d'œuvre, le vieil ami qu'il n'espère plus revoir en ce monde : « C'est assez, lui dit-il, en la terminant, c'est assez que je vis et meurs à Christ, qui est gain pour les siens en la vie et en la mort. » A partir de ce jour, sa maladie n'est plus qu'une longue prière. Les souffrances, qui redoublent, ne lui arrachent pas d'autres paroles que celles-ci, empruntées à un Psaume et souvent répétées : « Je me tais, Seigneur, parce que c'est toi qui l'as fait, » ou bien encore : « Tu me broies, Seigneur, mais il suffit que c'est ta main. » Le Vendredi 19 Mai, bien que sentant la mort prochaine, il fait un dernier effort; il se lève de son lit, pour assister un instant au

modeste repas qui réunit ses collègues dans sa demeure, et, bientôt forcé par la souffrance de les quitter pour regagner sa chambre, il leur adresse en souriant cette parole touchante : « Une paroi entre deux n'empêchera pas que je sois conjoint d'esprit avec vous. » Bientôt, l'oppression augmente tellement qu'aucune parole ne peut plus arriver jusqu'à ses lèvres, et que ses prières ne sont plus que des regards et des soupirs, mais des soupirs et des regards où l'espérance rayonne, où la foi triomphe. Et le 27 Mai, enfin, au tomber du jour, la vie ayant paru un moment se ranimer, comme il arrive quelquefois de l'éclat d'une lampe qui va s'éteindre, Calvin rend le dernier soupir si paisiblement qu'il semblait, dit Théodore de Bèze, « qu'il fût plutôt endormi que mort. »

Mes Frères, une telle fin n'a pas besoin de commentaire; elle parle assez d'elle-même, elle révèle bien l'homme tout entier, ainsi que nous le disions tout à l'heure ; aussi ne trouvé-je rien, pour ma part, à y ajouter que l'exhortation de mon texte : Souvenez-vous ! — Oui, souvenons-nous, mes Frères ! Souvenons-nous de cette vie et de cette mort d'un grand conducteur de l'Eglise, non pas, encore une fois, pour glorifier

l'homme, mais pour glorifier en lui l'œuvre de la grâce et la puissance de Dieu! — Souvenons-nous, pour imiter son exemple, en tout ce qui fut conforme au modèle accompli de son Maître et du nôtre, dans l'esprit de cette parole de Paul: « Soyez mes imitateurs, comme je le suis moi-même de Christ. » — Souvenons-nous, surtout, pour chercher comme lui en Jésus-Christ, et en Jésus-Christ seul, ce qui fit la force de sa vie et la paix de sa mort! Oui, mes Frères, oublions tout le reste, si nous voulons, mais de cela, du moins, souvenons-nous! Jésus-Christ, en effet, Jésus-Christ seul: voilà la grande leçon, car voilà le véritable secret de la vie et de la mort de Calvin. Lui-même nous l'a livré dans sa dernière lettre à Farel: « C'est assez que je vis et meurs à Christ, qui est gain pour les siens en la vie et en la mort! » — Souvenons-nous donc, mes Frères: Jésus-Christ seul! Puisse notre vie à tous, comme celle de Calvin, reposer jusqu'au bout sur cet inébranlable fondement, et notre fin à tous être semblable à la sienne!

SERMON

DE

M. LE MINISTRE BUNGENER

TEMPLE-NEUF

Il tint ferme, comme voyant Celui qui est invisible.

EPITRE AUX HÉBREUX, XI, 27.

Il y a des jours, mes Frères, où l'on se sent arrivé comme au sommet d'une éminence d'où le regard embrassera, sans effort, tout le chemin parcouru et tout le chemin à parcourir.

Voici un de ces jours. D'un côté, trois siècles; de l'autre, toutes les destinées de l'Eglise, durant autant de siècles qu'il plaira au Seigneur de la laisser dans les combats de la terre.

Trois siècles, dis-je, d'un côté; et je les vois, ces trois siècles, dominés par une grande figure sur laquelle, bon gré, mal gré, à moins de fermer les yeux, il faut que les regards se fixent. Qu'a-t-il donc fait à pareil jour, cet homme, il

y a trois cents ans? — Ce qu'il a fait? Il est mort, et on a rendu à la terre ce pauvre corps usé depuis longtemps par la maladie et la souffrance. Mais il avait achevé son œuvre, et, vivant dans son œuvre, il allait continuer à prêcher ce qui avait fait sa force et assuré sa gloire.

Sa gloire! — Non; jamais ce mot n'était venu sur ses lèvres, ni cette pensée dans son cœur. La gloire de Dieu, le règne de Dieu, à la bonne heure. Jamais plus laborieux serviteur ne rapporta plus fidèlement à son maître tout l'honneur et tout le succès de ses travaux; jamais plus puissant instrument des desseins de Dieu sur son Eglise ne fut moins tenté d'oublier la main qui daignait se servir de lui.

Voilà qui nous ramènerait, si, ce qu'à Dieu ne plaise, nous nous en étions écartés, au véritable esprit de la fête qui nous rassemble. Mais, dès le premier jour où il fut question de la célébrer, nous l'avons dit et redit: Il ne doit et ne peut être ici question de rien qui ressemble à ces hommages qu'une autre Eglise accorde à des hommes, à des pécheurs. Dieu est le Dieu jaloux; il ne veut pas d'autres dieux devant sa face. Nous nous en souviendrons, et

non-seulement dans son temple, mais ailleurs, mais partout. Calvin, même en ces jours pleins de lui, sera pour nous ce qu'il a toujours voulu être : Un homme, rien qu'un homme et qu'un serviteur de Dieu.

Mais ce serviteur a été exceptionnellement fidèle, dévoué, courageux; cet homme a été un grand homme, et le Dieu de qui il tenait sa grandeur, comme aussi sa fidélité, son courage et sa force, ne nous interdit pas de chercher exemple auprès de lui. De là l'application qui lui a été tant de fois faite, et chez nous, et ailleurs, des paroles que nous vous lisions en commençant. L'Apôtre parlait de Moïse; toute l'Eglise évangélique a dit : Voilà Calvin.

Je viens vous le redire après elle et avec elle. Je veux vous inviter à étudier ces paroles en regard du Réformateur, non pour exalter l'homme, mais pour saisir, si je puis ainsi dire, le secret de sa foi, de son courage et de son espérance, et pour l'entendre nous renvoyer lui-même à l'auteur de toute grâce excellente. Ce qu'il nous dira aujourd'hui, il y a longtemps, sans doute, que son histoire nous le prêche; mais si la froide raison n'explique pas en quoi un anniversaire séculaire est plus éloquent qu'un

jour quelconque, il y a en nous, et cela suffit, un sentiment qui se l'explique. Ce n'est plus la tombe seulement, ce n'est plus Calvin qui parle; c'est l'éternité qui se dresse au seuil d'un nouveau siècle, et qui nous force de la contempler, elle, humiliés dans notre petitesse, grands, si nous le voulons, comme l'ont toujours été ceux qui ont vécu pour elle.

Que Dieu ouvre nos cœurs à ce solennel enseignement!

I

Il tint ferme, nous dit l'Apôtre; et si, appliquant ces mots à Calvin, nous nous demandons en quoi il tint ferme, nous ne pouvons pas ne pas répondre d'abord: Dans sa foi.

Ferme dans sa foi. — Ce fut pour pouvoir l'être, l'être réellement, qu'il se détacha d'une Eglise où la foi n'est pas conviction propre, individuelle, personnelle, et où la persévérance dans la foi n'est que persévérance dans la soumission, dans l'abdication. Rien de plus faux, vous le savez, que de se figurer le grand mouvement d'alors comme un élan vers le but que

d'autres, plus tard, ont poursuivi, l'affranchissement absolu de la pensée religieuse. La Réformation ne se faisait pas pour croire moins, mais pour croire mieux, et Calvin en était, sur ce point comme sur bien d'autres, le représentant le plus complet. Aussi, même à l'époque où les doctrines romaines, quoique fortement ébranlées dans son esprit, dans son cœur, luttaient encore contre la doctrine évangélique, vous le verrez, à chaque point successivement gagné, s'emparer de la vérité qui sort du vague, et s'en emparer pour jamais. Ainsi s'explique ce qu'il nous raconte lui-même de l'empressement avec lequel on venait à lui de toutes parts, comme à un maître en la foi, alors que sa foi était encore si loin d'être fixée dans toutes ses parties et de former un tout complet. On avait hâte de croire ce qu'il croyait; on se réjouissait de croire ce qu'il croirait. On se sentait, avec lui, quelque imparfait que fût encore l'édifice, sur une base solide, inébranlable, et on avait confiance en l'architecte.

Voyez-le, maintenant, un peu après, et jusqu'à la fin de sa carrière. L'édifice est complet. Toutes les parties de sa foi sont désormais fixées, et toutes, comme les premières,

seront inébranlables. Il voit, dans chaque vérité, non pas une idée seulement, mais Dieu, source et principe de toute vérité, Dieu se donnant à l'homme et venant habiter en l'homme, et, dès lors, toute concession, toute faiblesse à l'endroit de cette vérité, ce serait ingratitude envers Dieu, reniement, lâcheté, impiété. Jamais il ne reculera devant l'antipathie ou l'opposition des incrédules, jamais non plus devant les scrupules des chrétiens qui croiraient devoir laisser dans l'ombre tel ou tel détail du plan de Dieu. Si l'ensemble est divin, tous les détails doivent l'être, et, partout, c'est Dieu que nous trouverons. — Ainsi pense, ainsi dit Calvin. Il pénétrera donc, avec une entière assurance, dans toutes les profondeurs de la Révélation. Il en rapportera des trésors d'édification, de science; il en rapportera peut-être aussi de quoi scandaliser les faibles, et fournir à ses ennemis de nouvelles armes contre lui. Peu lui importe. Il n'est pas ministre de Jésus-Christ pour plaire, mais pour sauver.

Ne croyez pas, toutefois, mes Frères, qu'en indiquant ces quelques premiers traits de la physionomie de Calvin, je me figure n'avoir énoncé que des éloges. Il n'est même aucun de

ces traits auxquels on ne puisse, plus ou moins, rattacher un reproche, et, cela, sans être un ennemi. On dira qu'avec ce besoin de croire, cette promptitude à s'emparer des objets de la foi, il leur a souvent donné trop vite une forme définitive, forme qui prenait ensuite, à ses yeux, toute l'autorité du fond, toute la sainteté de la pensée même de Dieu. On dira que cette absolue soumission aux enseignements divins s'associait, chez lui, à une confiance illimitée en lui-même comme interprète de ces enseignements. On dira que cette logique vigoureuse qui avait fait justice de tant d'illusions, de tant d'erreurs, le conduisit, dans la question du salut, à un système effrayant, terrible. On dira qu'avec cette conception si noble des droits de la vérité, des droits de Dieu, il en vint à considérer la vérité comme pouvant, comme devant être imposée, et à reconstituer, sur d'autres bases, un despotisme trop semblable à celui qu'il venait de renverser. On dira, surtout, que ce despotisme ne recula pas devant l'emploi des plus déplorables rigueurs, — et je n'ai pas besoin de dire quel souvenir on évoquera.

Tout cela est vrai, trop vrai. Non pas, pourtant, qu'il n'y eût rien à répondre. Si je faisais

ici un panégyrique de Calvin, si seulement j'interrogeais un peu au long l'histoire, il n'est aucun de ces reproches, y compris le dernier, qui ne se trouvât fort amoindri. Je retrancherais, d'abord, ces amplifications que l'ignorance et la mauvaise foi y ont de tout temps ajoutées, et qui ont reparu, en ces temps-ci, plus hardies, plus calomnieuses que jamais. Je dirais, ensuite, m'adressant aux gens de bonne foi, qu'il y a une singulière injustice, lorsqu'un homme a été, en tant de choses, au-dessus de son siècle, à lui reprocher si durement de ne pas l'avoir été davantage encore et en tout. Je dirais qu'il n'y a pas seulement injustice, mais oubli de tout bon sens historique, à le juger du haut de ces progrès que nous avons eu tant de peine à faire, et que telle Eglise, tel pays, n'a pas même encore faits. Je dirais que Calvin, eût-il été moins porté, de sa nature, à concevoir ainsi l'Eglise et l'autorité dans l'Eglise, y eût été infailliblement conduit par les nécessités évidentes de l'époque. Je dirais que ces nécessités générales se trouvèrent, à Genève, encore plus évidentes, plus pressantes. Je dirais que si cette inébranlable fermeté dans la foi ne s'était traduite, en pratique, par la prompti-

tude à formuler, la hardiesse à commander, — le nom que nous saluons aujourd'hui pourrait bien encore être écrit au ciel comme celui d'un grand chrétien, mais ne serait certainement pas, sur la terre, celui d'un grand réformateur. Ne séparez pas l'homme de son époque et de son rôle.

Mais, mes Frères, laissons cela. La vraie question, parmi nous, est ailleurs, car la vraie cause de l'empressement avec lequel, aujourd'hui, tant de gens condamnent Calvin ou l'abandonnent à la première attaque, ce ne sont pas tant ses rigueurs, son despotisme, que la fermeté même de sa foi. Oui, voilà ce qui est au fond de cette guerre. L'opposition entre nos idées libérales et le système oppressif de Calvin, depuis si longtemps tombé et que nul ne songe à relever, ce ne serait qu'une question d'histoire. Tous comprendraient qu'on peut séparer Calvin de son système, œuvre de son époque autant que de lui, plus que de lui, et garder avec vénération le chrétien, l'homme de la foi ; tous, en un mot, feraient volontiers pour lui ce que l'on fait, en histoire, pour tant d'autres, abandonnant, oubliant ce qu'on ne peut approuver, et recueillant, et conservant tout le

reste. Mais, ici, c'est précisément *tout le reste* qu'on ne veut pas. Et rappelez-vous bien, pourtant, que je ne parle pas des incrédules. Ceux-là, c'est logique; après avoir renié Jésus-Christ, il est clair qu'on doit renier Calvin, tout Calvin. Je parle donc des chrétiens, mais des chrétiens tels qu'on en voit tant aujourd'hui, tels que les fait un siècle qui a peur des convictions fortes, et qui appelle intolérance toute vigueur, toute fermeté dans la foi. Calvin leur déplaît, à ceux-là, comme un perpétuel et vivant reproche à leur faiblesse. Ils diront bien, ils croiront même, peut-être, que c'est à cause de telle ou telle doctrine à laquelle son nom est attaché, doctrine, disent-ils, qui les repousse, et qu'ils ne peuvent pas voir dans l'Evangile; mais, encore une fois, la vraie raison est plus profonde, et le Calvin qui leur déplaît est beaucoup moins Calvin sortant quelquefois de l'Evangile, que Calvin s'y tenant invinciblement enfermé. Ce qu'on veut, le voici. On veut, sans nier l'autorité des Saints Livres, pouvoir choisir parmi leurs enseignements, tirer ou ne pas tirer les conclusions, les conséquences. On veut, devant les questions les plus graves, pouvoir se persuader qu'elles ne le sont pas, et que,

moins on s'en inquiétera, mieux ce sera. On veut, surtout, même lorsqu'il s'agit de vérités ou de principes auxquels on ne peut pas ne pas tenir, on veut, dis-je, pouvoir se taire devant les attaques, s'accommoder aux occasions, aux hommes, laisser croire que l'Evangile s'accommode à tout, accepte tout. Il y a là, je le sais, des dispositions qui se lient à d'incontestables progrès dans la charité, dans le support, dans une juste et sage défiance de soi-même. Mais qui osera dire que nous ne soyons pas en train, déplorablement en train, de dépasser les bonnes limites! Qui osera dire que la foi des chrétiens d'aujourd'hui ne soit, souvent, étrangement réservée, étrangement timide, et que leur tolérance ne soit souvent faiblesse, pour ne pas dire lâcheté!

Eh bien! c'est pour cela que nous leur parlons d'un homme qui ne fut jamais lâche, jamais faible, et que nous leur redisons avec l'Apôtre : « *Il tint ferme, comme voyant Celui qui est invisible.* » Il le voyait dans sa Parole, entourée, à ses yeux, d'une majesté divine, et parlant à son esprit, à son cœur, avec une irrésistible autorité. Il le voyait dans l'ensemble des vérités évangéliques, dont nul n'avait encore si bien

saisi la vivante unité, et il le voyait, en même temps, nous l'avons déjà remarqué, dans chaque vérité, dans chaque détail de sa loi. Il le voyait, surtout, ou, si vous voulez, il le sentait, toujours agissant, toujours présent, dans la puissance même avec laquelle chaque vérité s'emparait victorieusement de tout son être. Comment n'aurait-il pas tenu ferme, quand il avait la conviction de ne plus s'appartenir, conquis, au début de sa carrière, par les dispensations spéciales qui avaient fait de lui l'homme de la vérité chrétienne, et conquis encore, chaque jour, par les progrès mêmes que Dieu lui donnait de faire dans la connaissance et dans la foi?

Cette conquête, mes Frères, Dieu la poursuit en chacun de nous. L'Evangile est le même aujourd'hui, hier, éternellement, et l'Esprit du Seigneur s'en va recrutant parmi les hommes les soldats de la vérité. Mais voici : il y en a, et beaucoup, qui se refusent à ce glorieux service; beaucoup aussi qui ne voudraient pas avoir l'air de s'y refuser, mais qui ne veulent être engagés qu'à demi, et qui tiennent à pouvoir faiblir, reculer, trahir même, au besoin, sans être considérés comme lâches ni comme

traîtres. A ceux-là comme aux autres, à tous, plutôt, sans exception, car tous en ont aujourd'hui besoin, nous leur présentons un chrétien dont la foi ne connut jamais ni calcul, ni défaillance; un homme qui eut le tort d'exiger trop des autres, mais qui jamais ne trouva que Dieu exigeait trop de lui, et qui humiliait avec bonheur sa raison devant la pensée divine, son cœur sous la condamnation et sous la grâce, son génie au pied de la croix.

II

Mais, mes Frères, nous ne sommes pas appelés seulement à croire et à tenir ferme dans la foi; nous avons encore à tenir ferme dans les combats de la foi. Ces combats sont de divers genres, suivant les temps, les lieux; le courage à y déployer ne sera donc pas toujours le même. Autre est celui du réformateur devant les persécutions et les supplices; autre celui du prédicateur de l'Evangile devant les passions déchaînées; autre celui du chrétien, dans les temps calmes, devant la sourde hostilité du monde. Et cependant, au fond, c'est le

même esprit, la même force, puisée à la même source. Réformateur, prédicateur, simple chrétien dans les plus vulgaires dangers, toujours, s'il a tenu ferme, on pourra dire qu'il tint ferme « *comme voyant Celui qui est invisible,* » c'est-à-dire comme combattant sous ses yeux, lisant dans ses regards, s'imprégnant de sa volonté puissante, voyant, dans sa main, la couronne, et, sous cet éblouissement de sa gloire et de ses promesses, ne concevant même pas la possibilité de reculer.

Les ennemis de Calvin n'ont jamais refusé de le reconnaître à ce portrait. Ajoutons donc seulement une chose : c'est que, plus on a étudié son histoire, plus ce portrait s'est trouvé vrai. On avait presque entièrement perdu de vue la première partie de sa vie; on le considérait comme ne s'étant révélé, en quelque sorte, que le jour où il s'établit à Genève, ou, tout au plus, un peu avant, lorsqu'il publia l'*Institution* et l'adressa au roi de France. On connaissait le réformateur, l'homme en spectacle au monde, et que sa position même, eût-il été jusque-là peu courageux, forçait maintenant de l'être; on ne connaissait pas le missionnaire, courageux sous le regard de Dieu

seul, s'exposant chaque jour, et cela pendant plusieurs années, à ne laisser qu'un nom obscur, perdu dans le catalogue des martyrs. Et pourquoi la connaissait-on si peu, cette portion si intéressante de sa vie, si belle, devrais-je dire, et la plus belle peut-être? Parce qu'il n'en a, ensuite, presque jamais parlé; parce que, lorsqu'il en parle, c'est si brièvement, si simplement, qu'on ne se douterait jamais de ce qu'il dépensa, en ces années, de persévérance et de courage. Et pourquoi en a-t-il parlé si peu, si brièvement, si simplement? Parce que la chose, à ses yeux, était toute naturelle, toute simple; parce qu'il ne comprenait pas qu'un soldat du Seigneur pût hésiter à tenir ferme, même dans le poste le plus humble, et à donner sa vie pour l'honneur de son chef.

Mais il est un courage souvent plus difficile. Tel aura affronté la mort, et non pas même une fois, mais cent fois, qui n'affrontera pas les contradictions, les luttes; il donnerait son sang, mais ne donnera pas son repos. Rien de semblable, vous le savez, chez Calvin. Il sacrifia son repos comme il avait auparavant fait le sacrifice de sa vie, simplement, sans enthousiasme, mais sans hésitation, et il tint ferme, là encore,

sans aborder même la pensée qu'il pût reculer, qu'il pût faiblir. Ce n'était pas qu'il ne souffrît, et beaucoup. « Mieux me vaudrait, écrit-il un jour à un ami, être brûlé une bonne fois par les papistes, que d'être incessamment torturé par ces gens-ci... Une seule chose me soutient dans ce rude service : c'est que la mort viendra bientôt me donner mon congé. » *Une seule chose,* oui, mais pas celle-là; il se calomniait quelque peu en parlant ainsi, et nous savons bien, d'après tout le reste, que le *congé* aurait pu tarder vingt ans sans que le soldat jetât ses armes. La *seule chose* était plus haut.

J'aurais donc, ici, à vous le montrer parmi ces luttes qui l'attendaient à Genève.

Vous savez de quel idéal il s'inspira dès le premier jour : une république chrétienne, une Eglise qui ne fût pas sainte seulement comme professant l'Evangile, mais comme le réalisant. Vous savez aussi de quels obstacles il allait se voir entouré, obstacles généraux, ceux que le cœur humain opposa toujours à l'Evangile; obstacles spéciaux, ceux qu'opposait un puissant parti politique. Vous savez, enfin, quels événements marquèrent cette longue guerre. Calvin,

la seconde année, est chassé; trois ans après, il est rappelé. Il revient tel qu'il est parti, prêt à donner, pour le service de Dieu, années, forces, vie, mais reprenant imperturbablement ce plan en dehors duquel, selon lui, la liberté n'est que le désordre, et la Réformation, qu'un mot. Aussi, peu après, tout recommence, et voici des années où s'accumuleront tous les combats qui peuvent briser un homme, tous les déboires et tous les ennuis misérables qui peuvent le rebuter, l'user. Il s'usera, sans doute, mais de corps seulement et dans sa santé toujours chétive; d'esprit et d'âme, il ne sera pas plus affaibli par les longs ennuis que brisé par les grands combats, et la victoire, enfin, lui restera.

On s'est mis, de nos jours, à la déplorer, cette victoire; ce fut, a-t-on dit, la mort de l'ancienne Genève, celle qui avait si longtemps et si héroïquement combattu pour sa liberté.

La mort de l'ancienne Genève! — Oui, comme l'enfant meurt quand l'homme arrive, et que son vrai chemin se dessine devant ses yeux, et que, pour y entrer, il se sent dans la plénitude de sa force.

La mort de l'ancienne Genève! — Mais, dans

ce sens, tout meurt, car tout se transforme, et la seule question, en définitive, à poser, c'est : « Qu'a produit cette transformation? » Ce qu'a produit celle de Genève, demandez-le à l'Europe étonnée de voir surgir, au pied des Alpes, une capitale religieuse dont elle ne s'était jamais doutée. Demandez-le à la capitale antique, à Rome, étonnée, indignée de se voir donner une rivale, et d'entendre ce nom obscur désormais toujours accolé au sien.

La mort de l'ancienne Genève! — Mais il n'est pas même vrai qu'elle ait eu à mourir, puisqu'elle allait se retrouver, dès le premier jour, dans la nouvelle, avec tout ce qui avait fait sa force aux temps où Dieu la préparait à ses glorieuses destinées. L'amour de ses enfants allait grandir en la voyant plus grande, et s'épurer en la voyant plus sainte. Ce courage et ce dévouement d'autrefois, comment ne l'auraient-ils pas gardé, plus ferme encore, au service d'une patrie qui n'était plus seulement une patrie, terrestre, périssable, mais, à leurs yeux, la citadelle de l'Evangile restauré et la Sion des temps modernes! Quand ils auraient pu ne pas comprendre ce qu'était maintenant Genève, comment ne l'auraient-ils pas compris

en voyant ce qu'elle était, au dehors, pour tant d'autres, ce qu'elle devenait, en quelques jours, pour ceux que la persécution forçait de lui demander asile? Ah! c'était un puissant patriotisme que celui dont la contagion bénie transformait si rapidement en frères, en citoyens de la même petite république, ces hommes de tout pays, de toute langue, de toute condition, et les remplissait, tous ensemble, d'un même amour pour leur nouvelle mère, d'une même ardeur à la défendre, d'un même courage à l'aider dans l'accomplissement de sa grande œuvre!

Et quel sera le premier auteur de ce miracle qui va se perpétuer durant trois siècles? — Si je regarde en haut, Dieu; si je regarde sur la terre, Calvin. Encore un point où ses ennemis et ses amis sont d'accord. Ennemis et amis ont constaté la profonde influence de cette personnalité sévère, forte, immuable; qu'on la maudisse ou qu'on l'admire, c'est également lui rendre hommage. Nous, si nous l'admirons, ce n'est point dans ce sentiment servile qui s'humilie devant tout homme fort, car nous nous montrerions, par cela même, bien peu et bien mal ses disciples; c'est parce que nous

voyons l'idée chrétienne, l'Evangile, rester invinciblement jusqu'au bout le principe de cette force, l'âme et la vie de cette puissante éducation que Calvin donnait à son peuple, et, du milieu de son peuple, à tant de peuples. Volontiers nous résumerions son œuvre en disant que Dieu l'avait choisi pour manifester en lui, et, par lui, dans des millions de chrétiens, ce que peut le christianisme dans sa plus rigoureuse pureté, tout esprit quant au dogme, tout esprit quant au culte, impitoyable, enfin, à tout ce qui n'est pas *vrai,* divinement *vrai,* éternel. C'était, sans doute, se priver de bien des moyens d'action; mais c'était les remplacer tous par le meilleur, le seul véritablement digne et de Dieu et de son ministre. Ainsi se fit l'éducation du monde calviniste; ainsi régna Calvin, mais pour que Dieu fût le roi, le seul roi. Pour *tenir ferme,* il regardait à *Celui qui est invisible,* et tous, après lui, pour *tenir ferme,* regarderont à *Celui qui est invisible.* Ils apprendront à le *voir,* comme Calvin, dans cette Loi redevenue le reflet de sa sainteté, inaltérable, inflexible, aimable aussi et consolante à qui en a une fois saisi l'esprit et accepté franchement le joug. Ils le *verront,* ce même Dieu,

dans toutes les manifestations de sa sagesse, de sa bonté, de sa puissance. Ils le *verront* alors même qu'il deviendra doublement invisible, abandonnant les siens et livrant le monde aux méchants. Ils le *verront* veillant incessamment sur son Eglise, et préparant, par les défaites comme par les victoires, le triomphe de l'Evangile. Ils le *verront* gardant cette humble ville que le nom de Calvin a exposée à tant de haines, — et l'humble ville s'associera de mieux en mieux à l'apostolat de cet homme qui lui a enseigné à ne rien craindre quand on a Dieu pour soi.

Voilà de beaux souvenirs, mes Frères, tellement beaux que vous avez pu les voir rappelés, célébrés, par des historiens auxquels ne les recommandait aucun intérêt religieux. Nous, cet intérêt-là est le premier qui nous les recommande. Rappelons-les; mais que ce soit pour nous demander, devant Dieu, ce que nous en avons fait, ce que nous en faisons.

Il y a des gens, nous l'avons vu, qui ne veulent pas qu'on les rappelle. Ils affectent de n'apercevoir, dans ce grand tableau, que les ombres; ils les renforcent de leur mieux, et ne se font pas faute, là où il n'y en a point, d'en

mettre. Ceux-là, que leur dirons-nous? Nous savons depuis longtemps qu'il n'est pas aisé de les ramener, et volontiers nous nous demanderions, comme précédemment dans un autre point de vue, si les raisons qu'ils donnent sont bien les véritables, et si la vraie, l'unique, n'est pas au fond de leur cœur.

Ils attaquent les sévérités de Calvin poursuivant l'idéal de sa république chrétienne. — Ne serait-ce pas l'idéal même qui leur déplaît et les effraie, l'idée, j'entends, non pas de réaliser la chose par des lois, par des châtiments, mais l'idée en soi, l'obligation de prendre le christianisme au sérieux, de dompter son cœur, d'obéir, de s'humilier, de se sanctifier? Voilà l'idée dont Calvin est aujourd'hui le représentant, dont le nom de Calvin est le symbole. Encore une fois, n'est-ce pas là, au fond, ce qui leur fait haïr Calvin?

Ils l'attaquent comme ayant détruit la liberté. — Laquelle? Il vaudrait la peine de s'entendre. Je vois bien Calvin faisant des lois dont nul de nous ne voudrait aujourd'hui; mais je vois aussi, depuis trois siècles, les peuples Calvinistes marcher tous, en fait de liberté, de progrès, à la tête des peuples, et j'entends les

plus nobles voix, même catholiques, placer Calvin parmi les pères de la liberté moderne. La liberté! On peut faire grandement sonner le mot et ne rien comprendre à la chose, ou bien encore la dénaturer, la détruire; on peut aussi ne pas en parler beaucoup, la gêner même en certains points, et en être pourtant le restaurateur, l'auteur, parce qu'on en aura réuni les vrais éléments et posé les vraies bases. Foi, pureté des mœurs, gravité, lumières, alliance indissoluble des devoirs et des droits, voilà les matériaux que sa main, souvent rude, préparait pour l'édifice futur, ou, plus exactement, employait dans la construction de l'édifice, car il en fut, à sa manière, le premier ouvrier. Il n'est pas jusqu'à ce terrible dogme de la prédestination, qui, dans l'ensemble de l'œuvre de Calvin, se dépouillant de toutes ses conséquences dangereuses, n'ait été, en définitive, un élément de force, de vertu, de persévérance, de courage, et, par conséquent, de liberté.

Oui, encore une fois, cet empressement à répudier certaines portions de l'héritage, ce n'est, au fond, qu'un calcul pour s'excuser de le conserver si mal dans ce qu'il a de meilleur

et de plus beau. Le grand tort du Réformateur aujourd'hui, c'est le contraste humiliant qui éclate, dès qu'on le nomme, entre lui, si fort, et nous, si faibles, *nous*, dis-je, car je ne parle plus maintenant de ses ennemis, mais de nous tous, ou peu s'en faut. Je disais tout à l'heure : On n'ose pas se montrer croyant. Je dis maintenant : On n'ose pas agir comme croyant; on craint, non-seulement de paraître exiger d'autrui, mais de paraître exiger de soi-même une soumission sérieuse aux lois de l'Evangile. On ne connaît plus la sainte audace d'appeler *mal* le mal, sous quelque forme et sous quelque nom qu'il se montre. On se fait charitable, mais pour pouvoir décemment fermer les yeux sur toutes choses. On démontre, et fort bien, qu'il ne faut contraindre personne à être chrétien dans sa conduite, mais c'est pour se dispenser de rappeler à qui que ce soit les droits de Dieu et la loi de Dieu. On s'habitue à renfermer toujours plus, pour ne pas blesser les yeux du vice, tout ce qui le condamnerait. On veut la liberté pour tout le monde, et on fait bien; mais, au fond, c'est surtout pour pouvoir se laver les mains de tout ce qui se fera ou se dira de plus mauvais.

Voilà ce que notre siècle substitue de plus en plus au rigorisme de Calvin, s'autorisant de ses rigueurs mêmes pour conclure que le mieux est de tout lâcher. Et si cette conclusion, bien que partant d'idées justes, n'en est pas moins, en tout pays, fausse, immorale, déplorable, comment ne serait-elle pas plus triste encore au sein du peuple que le Réformateur avait nourri de son esprit et de son courage? Je sais — et certainement c'est encore une belle preuve de la puissance de cet homme — je sais, dis-je, que cet esprit et que ce courage ont encore des représentants parmi nous; je sais même que ce ne sont pas seulement des représentants isolés, et que, malgré tant d'altérations, tant de mélanges, tant d'efforts — car il y en a, et beaucoup — pour nous ôter ce que nous gardions de Calvin, l'empreinte de Calvin n'est point effacée dans ce peuple. Mais elle va s'effaçant; elle est déjà totalement effacée chez bon nombre. On s'habitue à ne plus s'indigner, à tout subir, et ceux mêmes qui luttent persévéramment contre le mal ont souvent l'air, en l'attaquant, de lui demander pardon d'oser le troubler dans son royaume.

Et que dire, en particulier, de cette prudence

étrange que tant de gens conseillent dans les affaires religieuses ? La prudence, il la faut; faut-il aussi ce qu'on a osé parfois nous recommander sous ce nom ? L'Eglise de Genève, l'Eglise de Calvin, ne saurait, dirait-on, se faire trop humble, trop petite, devant le catholicisme, d'un côté, devant l'incrédulité, de l'autre. Je sais des gens qui ont tremblé à la pensée de la fête même d'aujourd'hui, et qui n'ont su voir qu'imprudence dans l'initiative que vos pasteurs ont prise, dans la sanction que le Consistoire y a donnée. Ils auraient trouvé sage que Genève restât muette dans ce concert qui s'élève aujourd'hui de tous les points du monde calviniste, et auquel tant de voix répondent jusque dans la vieille Allemagne, jusque dans la chaire de Luther. Ah ! ce n'est pas cette *sagesse*-là que Calvin prêchait à vos ancêtres; ce n'est pas par cette *sagesse*-là que Genève, sous lui, devint ce qu'elle allait être si longtemps, le centre de la propagande évangélique, l'exemple vivant de ce qu'on peut, quoique petit, quand on ose, quand on a foi dans un grand principe et dans une œuvre. On vous dira que le temps est passé. C'est faux. C'est faux, d'abord, devant Dieu. Jamais le temps n'est passé de travailler à l'a-

vancement de son règne, et de défendre, tant affaibli soit-il, le poste où on a été placé par lui. C'est faux, ensuite, même devant les hommes. On ne croit pas, dans le monde évangélique, à ce si grand affaiblissement de notre poste, et, par cela même qu'on n'y croit pas, cela n'est pas. Une Eglise sur laquelle tant de millions de chrétiens persistent à avoir les yeux, une Eglise que l'on s'obstine à considérer comme la fille, comme l'héritière de Calvin, et que tant de prières accompagnent encore dans ses travaux, dans ses combats, — cette Eglise, mes Frères, n'est pas et ne peut pas être celle que des timides se plaisent à peindre si faible. Qu'elle parle, et le monde chrétien l'écoutera, et nul ne songera à s'étonner qu'elle ait parlé. Qu'elle agisse, et l'on ne se trouvera pas plus humilié qu'il y a trois siècles de subir librement, dans les larges voies du Seigneur, l'autorité de son exemple.

III

Et maintenant, mes Frères, oublierons-nous que cette fête est une fête funèbre, et que tous

les souvenirs évoqués doivent se grouper autour d'une tombe?

La tombe! C'est de là que jaillit pour nous la lumière à laquelle seule on peut juger de ce qu'un homme a réellement valu. Ses œuvres, si elles ne l'ont pas suivi dans l'éternité, — néant. Son courage, si c'est pour lui-même et pour sa gloire qu'il a combattu, — néant. Sa foi même, sa foi, si elle n'a pas été sa vie, — néant. Calvin avait dit cela mieux que personne; il pourrait, comme beaucoup d'autres, l'avoir bien dit et n'en avoir guère profité. Mais non. Sa mort devait ne laisser aucun doute sur la profondeur de sa foi, la sincérité de son courage, et, tout ce que nous avons dit jusqu'ici, nous pouvons le maintenir sur sa tombe. Quand une mort inattendue l'aurait enlevé d'un coup, il serait encore permis, avec ce que nous savons, d'affirmer que Dieu le trouva prêt. Mais Dieu voulait que le chrétien eût le temps de se montrer à la hauteur du théologien. Une agonie de près de quatre mois allait manifester cette fermeté d'espérance, de résignation et d'amour, qui ne le céderait en rien à la fermeté de tout le reste.

Je ne vous la raconterai cependant pas, cette

mort. Les détails vous en sont connus, et, quant à les reprendre pour les développer, ce serait entrer dans une voie que j'ai dit ne devoir pas être la nôtre. Nous prêchons Jésus-Christ; nous ne devons jamais avoir l'air de prêcher un homme, cet homme fût-il Calvin. Mais nul, je pense, ne nous contredira, si nous affirmons que cette mort est un magnifique témoignage de ce que le Seigneur, en ces moments, accorde à qui le servit, le craignit et l'aima. Il n'avait jamais murmuré de cette santé déplorable qui lui coupait ses plus belles années; il ne murmura pas davantage en ces jours douloureux où la maladie achevait de déchirer l'enveloppe terrestre. C'était la joie dans la souffrance, la force dans l'épuisement, la triomphante humilité de qui met la main sur la couronne, mais sans oublier qu'il la doit à la seule grâce de son Dieu. Puis, parmi tout cela, s'entremêleront ces nobles scènes que l'histoire va recueillir et que l'art voudra populariser, — dernière prédication, dernière communion, adieux aux magistrats, aux pasteurs, à ce vieux Farel qui jadis lui a imposé sa tâche, et qui maintenant lui envie les joies du grand départ, les félicités du grand repos.

Mais, encore une fois, laissons cela; ou si

nos yeux ont quelque peine à se détacher de ce lit de mort, recueillons, du moins, la grande leçon que Dieu nous donne par son serviteur mourant, et la promesse glorieuse dont nous voyons l'accomplissement en lui.

La grande leçon, c'est d'abord celle que son Maître et notre Maître avait formulée en disant : « *Heureux le serviteur qui sera trouvé veillant!* » Il avait veillé, toujours veillé, toujours attendu le Maître et fait l'œuvre du Maître. — Veillons, nous aussi, et faisons-la. L'œuvre du Maître est partout, éclatante, obscure, grande, petite, ou, plutôt, toujours grande, par cela seul que c'est la sienne. « Un empereur doit mourir debout, » a dit l'antiquité. Sous l'Evangile, c'est à tous de mourir debout, la main à l'œuvre. Un Luther, un Calvin aura remué le monde; un autre serviteur, tout humblement, aura conquis pour le Seigneur quelques âmes, une âme... N'importe ! « *Heureux le serviteur qui sera trouvé veillant!* »

La grande leçon, c'est, ensuite, qu'il ne suffit pas de travailler, mais qu'il faut se donner. Le mercenaire travaille, mais il ne se donne pas. Calvin s'était donné, donné à l'œuvre, donné à Dieu, surtout, et voilà pourquoi, au lit de mort, il se donnait encore si fermement, si joyeuse-

ment, à son Dieu. Ce don de lui-même avait parfois demandé des efforts. Quand, au commencement de sa carrière, il est tenté de s'ensevelir dans ses livres, laissant à d'autres le périlleux honneur d'évangéliser sa patrie ; quand, passant par Genève pour s'aller reposer à Bâle, il s'entend proposer cette tâche que Farel même, l'intrépide Farel, trouve effrayante ; quand, surtout, on le redemande à Genève, et qu'il s'agit de se replonger dans cet abîme, — ah ! la chair saignera, et, dans cette dernière circonstance, en écrivant à un ami qu'il vient de se décider, il dira : « J'immole mon cœur, et je l'offre en sacrifice au Seigneur ! » Mais le Seigneur, immédiatement, lui accordera cette grâce que l'immolation soit complète, le sacrifice entier, et cette grâce se reflétera si bien dans toutes ses actions, toutes ses paroles, tout son être, qu'elle frappera tous les yeux. Quand, plus tard, de Genève, il enverra les soldats du Christ à la bataille, ou que, dans leurs cachots, ils recevront quelqu'une de ces lettres affectueuses, mais en même temps inflexibles, où Calvin n'admet pas qu'on puisse avoir même la pensée de se dérober au martyre, — pas un qui songe à objecter que Calvin en parle à son aise, et qu'il

est bien facile, à l'abri des murs de Genève, de prêcher le martyre aux autres. Ils savent tous que Calvin ferait ce qu'il prêche. Ils n'ont pas même besoin, pour le savoir, de se rappeler les années où, lui aussi, il se jetait au devant de la mort; ils sentent, dans sa parole, l'autorité d'un dévouement où la froideur même est un gage de profondeur et d'invincible vie. Ainsi jugèrent tous ses contemporains, et quand arriva, au delà des Alpes, la nouvelle impatiemment attendue que *l'homme de Genève* n'était plus, ce fut de la bouche même d'un pape que sortit un loyal hommage à cette fidélité inébranlable.

Dieu l'avait donc récompensée, cette fidélité, au lit de mort, par la possession anticipée des réalités éternelles; c'est là que l'on put dire, mieux encore qu'en aucun moment de sa vie, qu'il voyait « *Celui qui est invisible.* » La voilà, accomplie en lui, cette promesse que nous devons, disions-nous, recueillir à son lit de mort. Celui qui s'est donné à Dieu, Dieu voudra se donner à lui avant l'heure. Il n'espère plus; il possède. Le ciel n'est plus cette perspective lointaine que dérobaient, même au plus croyant, tant de nuages; il aborde, il touche, il voit.

Théodore de Bèze, l'historien de Calvin, vous conduira, si vous voulez, par ces phases diverses de la foi se changeant en vue. Vous accompagnerez avec lui le Réformateur jusqu'au seuil de cet autre monde qui s'ouvrait d'avance à ses regards, et qui, à côté du mourant, vous semblera tout près de s'ouvrir aux vôtres... Mais là, le voile tombe, et le voile est impénétrable.

Où est Calvin? Que *voit* maintenant Calvin?

Si cette question, mes Frères, n'était que la curiosité vaine qui va demandant à chaque tombe les secrets de la mort, je dirais : Taisons-nous. Mais sur la tombe de Calvin, cette question peut signifier autre chose, et, dans cet autre sens, il est permis de la faire; il est permis même d'y répondre.

Cet homme, ce chrétien, ce réformateur que j'admire, je ne puis pourtant repasser sa vie sans me heurter trop souvent à des choses que je voudrais pouvoir en effacer; plus j'en vois de belles et de grandes, plus je m'attriste de ne pouvoir me livrer à lui pleinement, et me nourrir de cette féconde sympathie.

Eh bien! voici qui me la rendra possible. — Je vois le Réformateur arrivant devant Dieu. Sa foi est maintenant la vue, non pas cette vue en-

core obscure des plus grands chrétiens sur la terre, mais celle que Dieu donne, dans les parvis célestes, à sa créature transformée. Dire tout ce qu'il voit, je ne le puis; mais je ne saurais non plus ne pas me le figurer apercevant, aux premières clartés de cette existence nouvelle, tout ce qu'il avait conservé, sur notre pauvre terre, d'imperfections et d'ignorances. Je le vois comprenant qu'avec tout ce qu'il a dit, au lit de mort, sur ses défauts et ses misères, il ne s'est pas encore assez accusé ni humilié. Je le vois s'humiliant maintenant des choses mêmes qu'il s'était cru le plus sûr de présenter avec confiance à son Maître. Je le vois s'effrayant d'avoir osé prononcer, imposer, dans des questions où il aurait dû attendre, adorer et se taire. Je le vois s'étonnant de ne s'être pas douté que son Maître voulait régner par la persuasion seule, par la douceur et l'amour. Je le vois courbant la tête, n'essayant même pas de donner au souverain juge ces excuses que nous donnons, nous, pour lui, et que nous devons donner, circonstances, nécessités, zèle, courage, et, en définitive, œuvre immense accomplie. Non. Même sur la terre, il avait jeté aux pieds de Jésus, comme docteur, toute sa science, comme réformateur, toute sa gloire; c'est aux pieds de Jésus que le

docteur et que le réformateur, dans cette lumière plus pure, dans cette atmosphère de paix, d'amour divin, abjure avec bonheur ce qui nous gâtait sa vie, et, s'anéantissant comme pécheur, se relève éclairé, purifié, sanctifié, comme racheté du Christ.

Voilà le Calvin que la mort nous donne; voilà celui que nous pouvons, en ce jour, saluer avec une sympathie entière. Qu'elle s'établisse donc, à travers le tombeau, cette noble fraternité qui nous deviendra courage et force dans tous les combats de la terre. Ce que tant de chrétiens ont été, par lui, il y a trois siècles, soyons-le, nous aussi, par lui, serviteurs de Dieu seul, mais héritiers de ces traditions saintes que le nom de Calvin résume, foi, dévouement, persévérance, fidélité de qui « *tient ferme* » comme si le Dieu invisible lui était visible, et toujours. Ainsi se reprendra l'œuvre; ainsi se renouera la chaîne que les temps modernes voudraient rompre. Il n'y a plus, en Christ, ni hommes du seizième siècle, ni hommes du dix-neuvième; il n'y a que des serviteurs du même Maître, ouvriers, successivement, de la même œuvre, héritiers, plus tard, tous ensemble, de la même gloire. Amen.

SERMON

DE

M. LE PASTEUR GABEREL

TEMPLE DE SAINT-PIERRE

(Service pour la jeunesse)

Une grande prospérité est réservée à ceux qui observent la loi de l'Eternel.

PSAUME CIXX, 165.

Il y a aujourd'hui trois cents ans, Genève présentait un solennel et intéressant spectacle.

Dès le point du jour, une foule considérable stationne devant une modeste maison de la rue des Chanoines. Les personnes qui sortent de cette demeure disent, en essuyant leurs larmes : Il est allé à Dieu, hier au soir, sain d'esprit et sans souffrances. — Vers huit heures du matin, quelques amis annoncent au peuple que nul ne pourra plus contempler en ce monde les traits du réformateur Calvin, son corps venant d'être renfermé dans un cercueil de bois pour être

enseveli, selon l'usage accoutumé, sans pompe ni cérémonie.

A deux heures de l'après-midi, quatre hommes, portant ce cercueil, s'acheminent vers le cimetière de Plainpalais. Derrière eux suivent les magistrats, les pasteurs, l'Académie, les étrangers, les citoyens, presque tous les habitants de la ville, dit un témoin oculaire, avec les démonstrations de la plus grande douleur qu'on puisse imaginer. On dépose silencieusement le corps du Réformateur dans la fosse, et, pour demeurer fidèle à la volonté du défunt, on n'inscrit aucun nom sur sa tombe.

Telles furent les funérailles de l'homme auquel les enfants de Genève viennent aujourd'hui donner une marque de respectueux souvenir.

Essayons, en vous retraçant l'œuvre de Calvin dans notre République, de vous faire comprendre la légitimité de la douleur éprouvée par nos ancêtres à la mort du Réformateur, et Dieu veuille que les bienfaits dont il a doté Genève se conservent longtemps encore au sein de notre chère et heureuse patrie! Amen.

I

Pourquoi Genève en deuil a-t-elle célébré les funérailles de Calvin?

Pourquoi, depuis trois siècles, Genève est-elle appelée la Cité de Calvin?

Pourquoi, dans ce jour, les enfants de Genève veulent-ils fêter la mémoire de Calvin?

C'est que Genève, jadis petite ville de 12,000 âmes, sans territoire, sans autre richesse que des foires et quelque peu de commerce, sans force militaire pour la protéger; Genève, grâce aux principes et à l'œuvre de Calvin, est devenue une cité éclairée, instruite et considérée dans ce monde par ses travaux intellectuels et sa science. Genève est devenue une ville respectée par sa religion et sa moralité. Genève est devenue la place du refuge pour la liberté de conscience et la vérité chrétienne.

Nous venons donner une marque de souvenir au réformateur Calvin, parce qu'il a fait de Genève une ville instruite et savante.

Pour bien comprendre le service que Calvin

rendit à Genève, rappelons, en quelques mots, l'état intellectuel des nations au XVI^e^ siècle. Il y a trois cents ans, les peuples se trouvaient dans la plus triste position sous le rapport de l'instruction et de l'éducation publique. Il existait sans doute des universités pour former des savants et des docteurs; mais la science devait se renfermer dans le cabinet des érudits, et, dès que les hommes distingués pensaient autrement que l'Eglise romaine, ils subissaient la prison ou l'exil. Quant aux peuples, la superstition et l'ignorance étaient leur partage, et la généralité des citoyens ne savait ni lire ni écrire.

Enfants de Genève, comprenez-vous les misères d'un peuple qui ne sait ni lire ni écrire?

Chez ce peuple, les pères et les mères sont incapables de diriger l'éducation de leurs enfants. Dans les classes populaires, les jeunes hommes peuvent très-rarement aspirer aux fonctions élevées, au commerce étendu, à la grande industrie; ils doivent se faire ouvriers ou soldats, et, même dans ces rudes professions, leur ignorance entrave l'avancement et le progrès.

Chez un peuple qui ne sait ni lire ni écrire,

les agriculteurs sont mous, insouciants; trop paresseux pour cultiver soigneusement la terre, ils ne savent tirer aucun parti des richesses que le Créateur a déposées dans le sein des campagnes.

Chez un peuple qui ne sait ni lire ni écrire, les citoyens ne peuvent guère comprendre la vérité touchant les intérêts de l'Etat; ils sont superstitieux et crédules; les intrigants habiles, les despotes hardis les réduisent aisément à l'esclavage, et font périr les jeunes hommes sur les champs de bataille pour satisfaire leurs sanguinaires passions.

Chez les peuples qui ne savent ni lire ni écrire, la pauvreté générale rend bien difficile le soulagement des infortunes qui frappent les individus et les familles; la mendicité permanente s'étale dans les rues et sur les grands chemins.

Enfants sans éducation, jeunes hommes sans carrière et sans avenir, citoyens sans intelligence pour la liberté, campagnes en friche, misères sans secours réparateurs, voilà les fruits de l'ignorance...

Les Réformateurs connaissent ces malheurs; ils veulent les détruire et régénérer les peu-

ples; ils veulent que l'instruction renfermée dans les universités, concentrée dans les cabinets des docteurs, interdite par le clergé romain, soit le partage de tout le monde sans exception... Ils veulent que chaque village possède une école où tous les enfants reçoivent des connaissances proportionnées à leur âge... Ils établissent dans toutes les villes des colléges, des académies où ces études se poursuivent, s'agrandissent, où les jeunes hommes de toutes les classes de la société, le fils de l'ouvrier et le fils de l'homme riche, puissent se préparer pour tous les états les carrières honorables et lucratives; ils obligent, par des lois sévères, les parents à faire profiter les enfants des bienfaits de la bonne éducation.

Ce plan s'est exécuté. Les Réformateurs ont doté les pays protestants de l'instruction universelle, et peuplé ces contrées de « personnes intelligentes, capables d'examiner toutes choses et de retenir ce qui est bon. »

Mais, direz-vous, les écoles, les colléges, les académies, existent dans tous les pays civilisés et non pas seulement chez les nations protestantes. — Mes amis, sachez-le bien! C'est uniquement chez les peuples réformés, ou chez

les nations qui, tout en demeurant catholiques, ont adopté les principes libéraux des protestants, que l'instruction est donnée à tout le monde sans exception. Pour le prouver, je ne parlerai pas de la déplorable ignorance qui règne dans les provinces lointaines de l'Autriche, en Pologne, dans les Etats du pape, en Irlande, en Espagne... Non, je prendrai mes exemples en France... Certes, s'il est un pays où l'instruction universelle doit pénétrer dans toutes les classes de la société et dans toutes les familles, c'est bien la France, car ni les colléges, ni les académies, ni les professeurs, ni l'argent, ni les lois ne manquent au puissant empire français pour élever convenablement la jeunesse; le législateur semble avoir tout prévu, puisque la loi établit une école pour chaque commune française, et cependant, malgré ces florissantes institutions, voici le résultat de l'instruction universelle dans cette contrée. Il y a quatre ans, en 1860, le nombre des conscrits appelés au service militaire était de 306,314, et, sur ces jeunes hommes, âgés de vingt ans, il y en avait 90,000 ne sachant ni lire ni écrire... *Un sur quatre!* Tel est le nombre d'illettrés qui prouve qu'en

France il existe un pouvoir plus actif, plus adroit que le gouvernement, le clergé romain, qui s'oppose à ce que tous les citoyens français soient convenablement instruits.

Mes amis! vous qui avez le bonheur d'appartenir à un pays où depuis trois siècles les magistrats, les pasteurs, les savants, les pères de famille veulent conserver l'instruction universelle [1], chacun de vous individuellement connaîtra bientôt la valeur du service rendu par Calvin..... Elles vont venir les années où le plus grand nombre d'entre vous devront

[1] En 1428, le Conseil Général de Genève décréta l'érection d'un grand bâtiment d'école. Un riche magistrat, François de Versonnay, fournit l'argent nécessaire. Il s'exprime ainsi: .... « Je regarde l'instruction comme une chose salutaire qui chasse l'ignorance, dispose à la sagesse, forme les mœurs, donne des vertus et favorise la bonne administration des affaires publiques. Cependant, Genève a été presque entièrement privée jusqu'ici de ce bienfait, et c'est pour y remédier que je fais l'abandon d'une partie des biens que la providence m'a accordés. » Ce collége fut assez florissant par intervalle; mais l'incurie et les misères publiques paralysèrent les nobles intentions de Versonnay. Ce fut seulement vers 1510, qu'un certain nombre d'élèves profitèrent régulièrement des bénéfices de l'instruction. L'instruction générale ne fut véritablement naturalisée à Genève qu'après l'établissement du Collége de Calvin, en 1559.

gagner leur vie, les uns dans leur famille, les autres en s'éloignant de Genève, alors, munis de cette bonne éducation de nos écoles et de nos colléges, pouvant vous distinguer dans tous les états honorables, accueillis au dehors par cette confiance, cette préférence que l'on accorde au caractère probe, sérieux, actif, des Genevois, vous redirez de tout votre cœur : « Oui, l'on eut raison de fêter le souvenir de l'homme qui, le premier, favorisa d'une manière efficace l'instruction universelle, source de gloire et de prospérité pour Genève. »

II

Nous venons célébrer le souvenir de Calvin parce qu'il a fait de Genève une ville morale et religieuse. Mes amis, comprenez-vous la nature et le prix de ce bienfait?

Calvin et les Réformateurs ont rendu l'Evangile aux peuples; ils ont voulu que les pères, les enfants, les hommes de tout âge, de toute condition fissent une sérieuse étude des Saints-Livres. — Cet Evangile, vous l'avez entre vos mains; vous comprenez déjà une partie de ses

vérités ; votre cœur s'émeut au récit des souffrances, de la mort, de la résurrection de votre Sauveur... Aimer Dieu de toute votre âme, lui demander pardon pour vos fautes, le prier qu'il vous accorde la volonté d'obéir à ses commandements, le bénir de la vie éternelle qu'il nous donne en Jésus-Christ, telle est la religion que, depuis trois siècles, Calvin et les Réformateurs ont rapportée parmi nous. Cette religion, aujourd'hui comprise et respectée par les chrétiens qui, dans toutes les Eglises, ont l'intelligence droite et le cœur bien disposé, savez-vous ce qu'elle était il y a trois siècles? Ce qu'elle serait encore aujourd'hui, si Dieu n'eut pas envoyé Calvin et ses amis pour la réformer.

Au lieu d'adorer Dieu en esprit et en vérité dans ces temples où tout est simple, où tout vous inspire le respect pour le culte, on vous enseignerait des superstitions et des légendes ; on vous ferait mettre à genoux devant des idoles de pierre et de bois, devant des ossements d'animaux qu'on vous présenterait comme les restes des saints et des martyrs.

Dans ces temples, l'on vous enseigne, d'après l'Evangile, que les amis de Jésus-Christ, fidèles

à ses lois, confiants en ses promesses, reposent en paix après leur mort, sauvés par la miséricorde et la rédemption de notre Seigneur, en sorte que nous devons bénir Dieu qui nous donne gratuitement la vie éternelle et bienheureuse!... Mes enfants! si Dieu n'eût pas envoyé Calvin et ses amis pour redonner la vérité chrétienne à nos ancêtres, on vous enseignerait ici que les morts que vous aimez et regrettez expient leurs fautes dans un lieu de tourments, qu'il faut payer des messes pour obtenir la miséricorde divine à leur égard. Et il y a trois cents ans, ceux qui ne payaient pas assez entendaient, dans ces temples, sortir de dessous ces tombes des gémissements que les prêtres représentaient comme les plaintes des morts, reprochant à leurs amis de ne pas donner assez d'argent pour finir leurs douleurs et les délivrer des flammes du purgatoire.

Dans ces temples et dans vos maisons, vos parents et vos pasteurs vous enseignent que vous devez être doux, charitables, sobres, laborieux, évitant le mensonge, l'envie, la colère... Vous savez qu'après avoir commis des fautes, vous devez en demander pardon à Dieu, qui vous fait miséricorde, et obtenir la béné-

diction céleste en réjouissant le cœur de vos parents par de bonnes actions.

Mes amis, si Dieu n'avait pas envoyé Calvin et les Réformateurs pour nous redonner la sainte morale de l'Evangile, pour exiger que la conduite et les œuvres fussent d'accord avec la foi; si les coutumes honteuses, la tolérance pour le mal, eussent continué tels qu'ils existaient il y a trois cents ans, vous verriez aujourd'hui le désordre, la violence et la débauche, envahir toutes les classes de la société, s'étaler publiquement dans les rues, et, comme avant la Réformation, des magistrats intègres obligés de sévir contre les prêtres, complices et imitateurs de ces scandales.

Aussi, mes amis, ce fut une grande et bénie journée que celle où les Réformateurs et les citoyens, après s'être délivrés « des abus et des superstitions papistes, » vinrent jurer dans ce temple, le 26 mai 1536, « de demeurer fidèles à la sainte Loi évangélique et Parole de Dieu telle qu'elle leur était prêchée. »

Ils furent bons citoyens, vrais amis de leur pays, ces hommes qui, durant trois siècles, ont tenu parole et montré par de bonnes œuvres la vérité de leur religion. — Bénies soient

les familles genevoises sincèrement attachées à leurs devoirs chrétiens, amies du travail, et, par leur probité sévère et délicate, conservant à notre patrie cette prospérité que l'Eternel réserve aux nations qui observent ses lois.

III

Nous venons donner un témoignage de bon souvenir à Calvin, parce qu'il a fait de Genève le siége d'une grande mission chrétienne.

Mes amis, vous le savez, on estime, on aime les hommes lorsqu'ils sont bons, charitables, et qu'ils accomplissent des œuvres utiles à leurs frères, mais on refuse l'affection et le respect aux gens égoïstes, durs, avares. Or, on éprouve pour les peuples les mêmes sentiments que pour les individus.

Vous voyez des Etats qui font le commerce uniquement pour s'enrichir et la guerre pour asservir leurs voisins; ils ruinent les vaincus et leur enlèvent la liberté nationale. Aussi, lorsque des désastres militaires atteignent ces villes et ces empires, on bénit l'Eternel de la destruction des oppresseurs de l'humanité.

Mais, grâces à Dieu, il existe en ce monde des cités, des royaumes, des républiques dont la conduite est différente. Ces peuples ont une conscience droite devant Dieu et devant les hommes; ils emploient leurs richesses à soulager les misères de leurs concitoyens et les épreuves des peuples éloignés. Ces Etats pensent que la religion de Jésus seule peut donner au monde les vertus, la paix et le bonheur; ils l'honorent, ils répandent au loin ses doctrines, ils aident et protègent les hommes qui se dévouent au service de l'Evangile... Cette mission, Calvin l'a choisie pour Genève.

Genève possède les bienfaits, les vérités du christianisme; Genève les répandra chez les peuples voisins et dans les contrées lointaines. Genève enverra des bibles, des catéchismes, des livres religieux pour faire connaître l'Evangile aux nations catholiques... Genève enverra des maîtres d'école, des pasteurs, des missionnaires, qui établiront des Eglises, rassembleront les communautés dispersées par la persécution, expliqueront la Parole sainte dans les villes et les campagnes, au désert et sur les places publiques... Ces prédicateurs sont emprisonnés, mis à mort; Genève consacre de

nouveaux serviteurs, et propage la foi réformée sur la terre de France et d'Italie! Genève accomplit cette mission sans craindre la colère des papes, les conspirations des princes savoyards, les armes des rois de France.

Cette œuvre est belle! mais Genève la veut plus glorieuse et plus dévouée encore. Au nord et au midi les protestants sont dépouillés de leurs biens, envoyés dans les cachots, aux galères, détruits par le fer et le feu. Ceux qui échappent cherchent au loin un asile, et Genève, sans armée, sans forces pour se défendre, recueille les proscrits; durant deux siècles, elle partage son industrie, ses maisons, ses terres, avec les exilés de l'Evangile; et ils sont venus en si grand nombre, que, parmi vous qui m'écoutez, il est peu de personnes qui ne soient descendants ou parents de ces martyrs chrétiens.

Voilà l'œuvre de Calvin à Genève.

Cette mission lui a coûté vingt-huit années de travaux.

Sa tâche étant accomplie, quel sera le sort du Réformateur en ce monde? Passera-t-il une vieillesse longue et paisible au sein de cette Genève qu'il a faite religieuse et savante, en-

touré des proscrits de l'Evangile, qu'il a secourus et consolés, béni par les Eglises françaises, qui le proclament leur chef et leur père, comblé d'honneurs et de dignités par les princes dont il fut le confident et l'ami?

Ainsi que Théodore de Bèze, Calvin aurait pu terminer sa carrière terrestre, rassasié de jours, s'il eût possédé la santé, les forces corporelles, la vigueur physique nécessaires à l'accomplissement de sa tâche; mais, dès l'âge de trente-cinq ans, il est atteint de maladies, d'infirmités, dont une seule suffit à l'ordinaire pour paralyser l'activité et le travail. Il est sujet à de fréquentes migraines, abattu par des accès de fièvre intermittente, tourmenté par la goutte, épuisé par des crachements de sang! Malgré ces maux, il travaille constamment; l'administration des Eglises occupe ses journées, et, ses nuits sans sommeil, il les emploie à composer, à dicter ses ouvrages touchant les Saintes-Ecritures.

Une telle œuvre devait bientôt tuer l'ouvrier!... Calvin avait cinquante-quatre ans, et ses amis désespèrent de le conserver longtemps encore... Leurs craintes sont fondées.

Vers le mois d'avril 1564, son état devient

si grave, que l'on prévoit sa fin prochaine. Les souffrances ne lui laissent aucun repos... Mais il conserve une patience sans bornes. Dans ses plus mauvais moments, il redit à mains jointes : « Seigneur, tu me broyes ! hélas ! ta volonté soit faite ! » et le 27 mai, disent les témoins de sa dernière heure, il sembla qu'il parlait avec moins de difficultés, mais c'était le suprême effort de la nature, les signes de la mort parurent tout à coup sur son visage, et il rendit le dernier soupir si tranquillement, qu'il semblait s'être endormi pour quelques heures...

A ceux qui recherchent le royaume du Ciel et sa justice, Dieu donne toutes choses pardessus. — Calvin repose en paix, suivi de ses œuvres ! Et Genève, ville savante, ville charitable, ville chrétienne, a vu l'abondance et la paix fleurir sur ses bords ! — Genève a vu ses enfants choisis, préférés, pour toutes les positions honorables dans les pays étrangers. — — Genève, pendant trois siècles, est protégée par les souverains et les peuples amis de la liberté et de la vérité religieuse. Tour à tour l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, lui prodiguent

les témoignages d'affection, les secours les plus sérieux, lorsque l'incendie et les misères publiques désolent ses habitants, lorsque la guerre met en danger son indépendance... Et ce qui est plus important que tout le reste dans notre histoire nationale, c'est que, pendant trois siècles, Genève est considérée par la Suisse comme une république sœur qui accomplit un travail commun de liberté de conscience et de charité chrétienne.—Pendant trois siècles, la défense de la foi protestante, la protection des martyrs de l'Eglise réformée, ont intimement uni Genève et les cantons évangéliques, Bâle, Berne, Zurich, Schaffouse. — Pendant trois siècles, ces cantons ont veillé sur la conservation de Genève; elle a partagé leurs périls, leurs guerres, leur prospérité, leurs fêtes. — Puis, en 1815, cette union fraternelle, cette communauté de vie nationale nous ont ouvert les rangs des peuples suisses, et assuré l'indépendance et le bonheur de la République.

Et maintenant, enfants de l'Eglise réformée! enfants de Genève!... pour terminer ce culte qui nous rappelle les beaux souvenirs de notre histoire... levez-vous, et prions Dieu pour Genève!

Seigneur notre Dieu, protecteur des Etats et des Eglises, nous te supplions de répandre tes bienfaits sur notre pays, et puisque le développement de l'intelligence, le devoir chrétien, la charité évangélique, ont fait la gloire, la protection de la République durant trois siècles... accorde à ces héritiers du nom de Genève la continuation de ces grâces!... Puisse l'affection dévouée pour l'antique cité grandir avec les années dans leur cœur! Puisse l'obéissance à tes lois, le culte des choses bonnes et honnêtes, le travail, la probité, conserver dans cette génération l'honneur et la renommée de notre patrie! — Et dans un siècle, lorsque cette génération se sera endormie avec ses pères, fais que nos arrière petits enfants, rassemblés sous ces voûtes, puissent redire de leurs aïeux: Ils ont gardé fidèlement le dépôt que tu leur avais confié! Amen.

3 2044 069 623 155

CALVIN, Jean

608.2
C16.9
C168ci
1864

Cinq discours prêchés a Genève